
15



RIE FRANÇAISE

VAUCLUSE

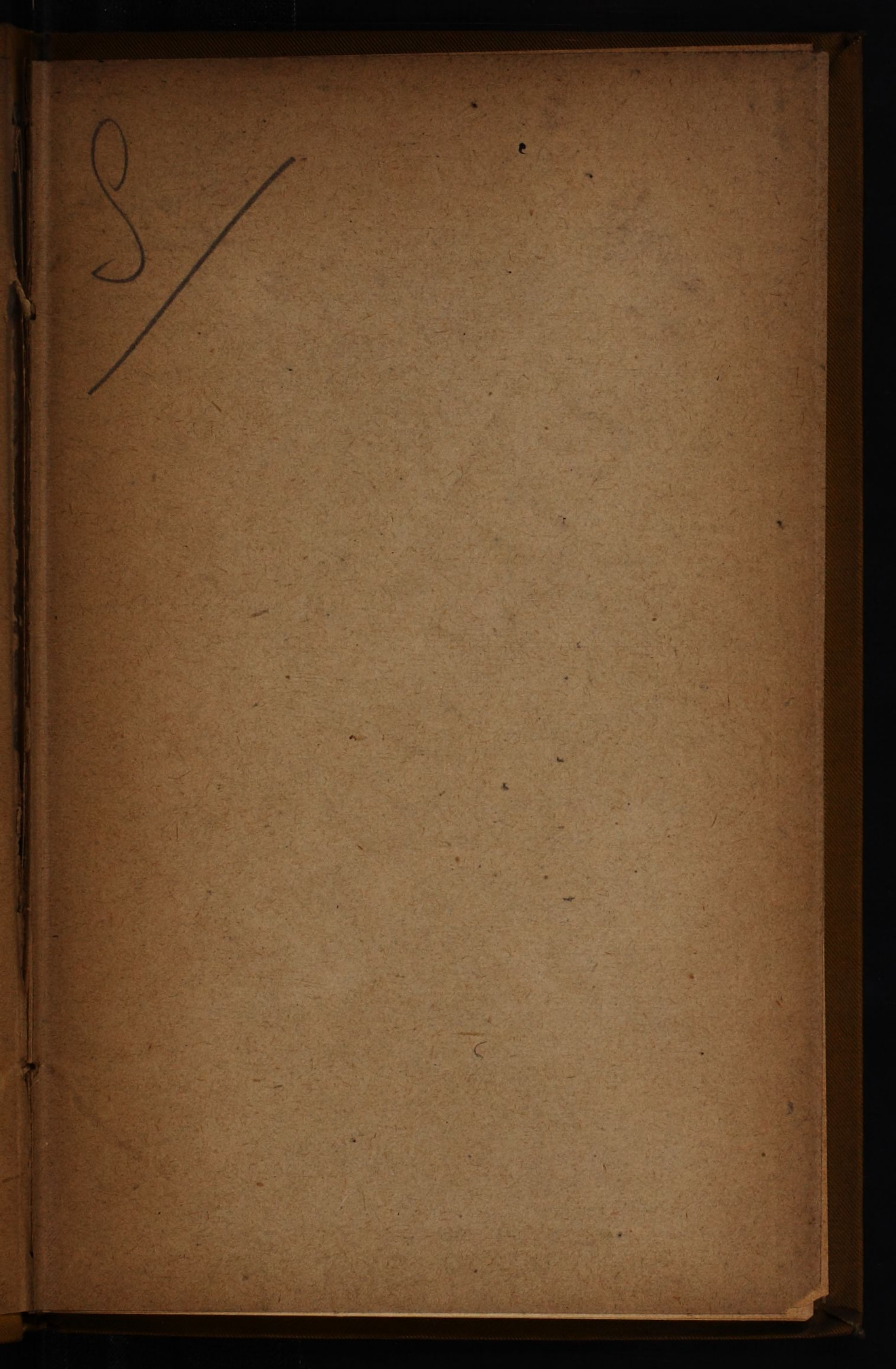
PAR

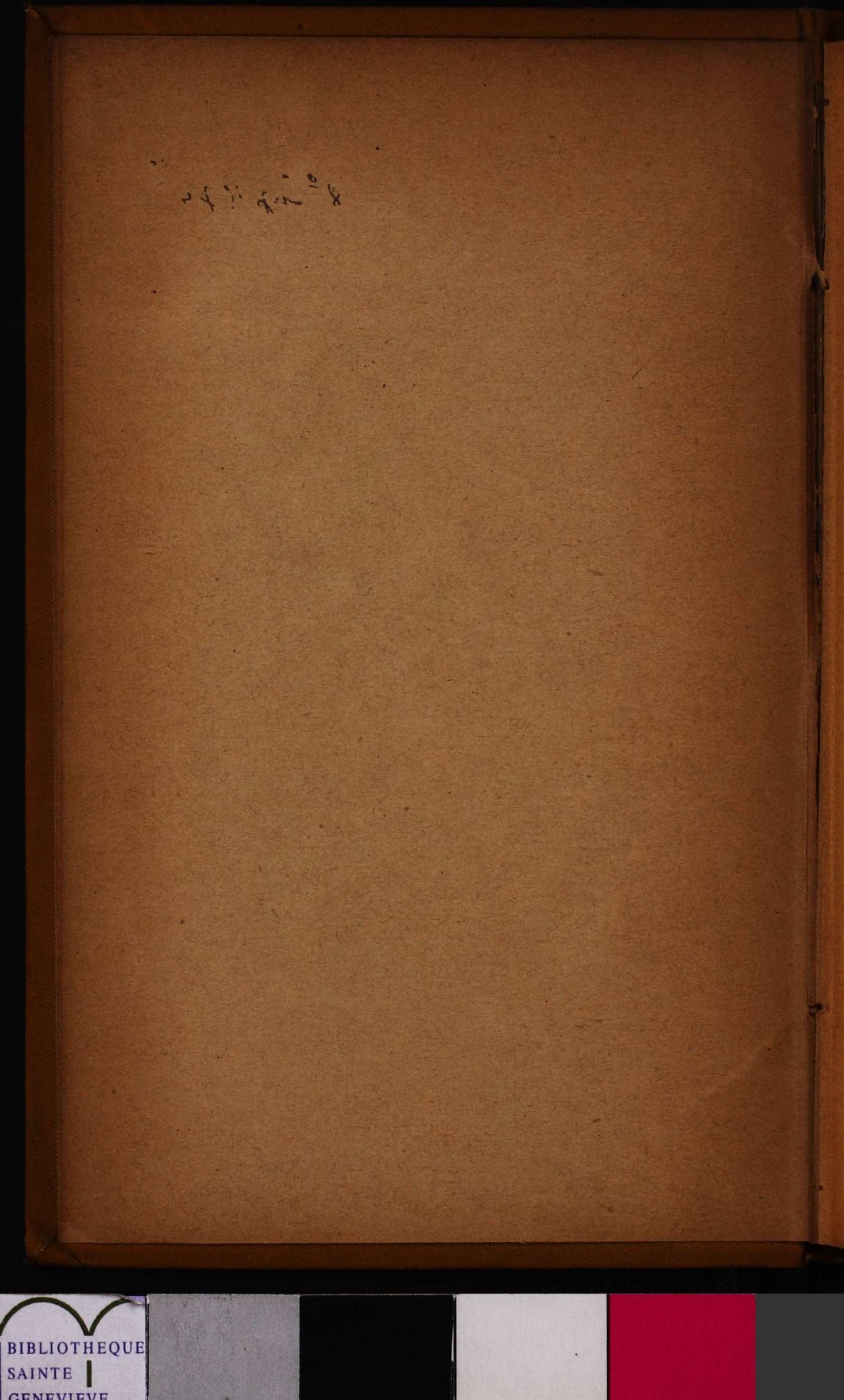
L. BOYER

PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D 910 01025032 7


8/



VAUCLUSE

Galerie Française

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique,

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'Académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Facultés des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier ; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui, nés du même sol que lui, ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte ponr la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, iuspecteur d'académie, ancien chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès lettres ; Chanal, inspecteur d'académie ; Bizos, recteur de l'Académie de Dijon; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal ; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris ; Duplan, inspecteur général de l'Université ; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand ; Flourens, ancien Ministre des Affaires étrangères ; Guillon, agrégé d'histoire ; Louis Boyer, inspecteur primaire ; Martel, inspecteur général de l'Université ; Métivier, inspecteur général honoraire ; Fleury-Ravarin, conseiller d'Etat ; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne ; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française ; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale ; Hannedouche, inspecteur primaire ; Léo Claretie, H. Soinoury, J. Michel, etc., etc.

Chacun des livres de la « Galerie française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20

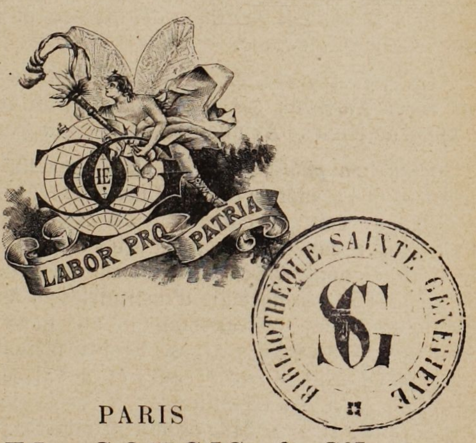
GALERIE FRANÇAISE

VAUCLUSE

PAR

LOUIS BOYER

INSPECTEUR PRIMAIRE



PARIS
CUREL, GOUGIS & CIE
ÉDITEURS
3 et 5, place de Valois

VAUCLUSE

(**Chef-lieu : AVIGNON**).

Le département a une superficie territoriale de 374,272 hectares, divisés en 4 arrondissements, 22 cantons, 150 communes. Sa population est de 235,411 habitants ; il est compris dans la onzième conservation forestière.

Commerce et Industrie. — L'éducation des vers à soie, des abeilles, la culture des arbres fruitiers, le sorgho à balais, les vins fournissent les principaux objets d'exportation. Il existe des fabriques de soieries, des huileries, des distilleries de betteraves, des tanneries, des papeteries, des fabriques de faïences, d'étoffes de laine et de draps ; des filatures de soie, des tuileries, des verreries, etc., etc.

Armée, Justice et Cultes. — Le département fait partie du 15e corps d'armée ; ses tribunaux sont du ressort de la cour d'appel de Nîmes ; Avignon est le siège de l'archevêché.

Instruction publique. — Les établissements universitaires dépendent de l'académie d'Aix. Enseignement secondaire : lycée d'Avignon, collèges communaux à Apt, Carpentras, Orange et Pertuis ; collège de jeunes filles à Avignon et à Carpentras. Enseignement primaire : école normale d'instituteurs à Avignon. (L'école normale d'institutrices d'Avignon est réunie à celle de Digne, qui est commune aux deux départements de Vaucluse et des Basses-Alpes.) Ecoles primaires supérieures : de garçons, à l'Isle-sur-Sorgues et à Valréas. Cours complétaires de garçons à Cavaillon et à Vaison ; de filles, à l'Isle-sur-Sorgues. Il y a 349 écoles primaires publiques (144 de garçons, 142 de filles, 63 mixtes) et 43 écoles maternelles, recevant 24,402 enfants de 6 à 13 ans. Sous le rapport de l'instruction des conscrits, le département occupe le 41e rang (93 sur 100 savent lire). Il y a 196 bibliothèques scolaires, 79 caisses d'épargne scolaires et 68 caisses des écoles.

LE PAYS ET LES GENS

Le département de Vaucluse a été formé, en 1793, de diverses parties de territoires, notamment du comtat Venaissin et de l'Etat d'Avignon, dépendants du Saint-Siège, de la principauté d'Orange, du comté de Sault et de la viguerie d'Apt.

Il tira son nom de la célèbre fontaine de Vaucluse que le souvenir de Laure et de Pétrarque, ainsi que le dit un contemporain, « entoure d'une impérissable auréole de poésie et de renommée ».

Pour embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue de ce département, il n'y a qu'à faire, un peu avant le lever du jour, l'ascension du Ventoux (1). Le touriste qui, par une claire matinée d'été, attend au sommet de cette montagne l'apparition du soleil, voit peu à peu surgir de l'aube une immense plaine toute sillonnée d'eaux courantes et couverte d'une magnifique verdure.

Cette plaine, qui s'étend de la base du Ventoux jusqu'aux grands fossés du Rhône et de la Durance, est certainement une des plus belles du midi de la France et forme la partie la plus fertile, la plus peuplée,

(1) Le sommet de ce mont d'où la vue s'étend très loin et peut apercevoir les Cévennes et jusqu'aux cimes neigeuses du Mont-Blanc et du Pelvoux, était désigné pour l'établissement d'un observatoire météorologique. C'est ce qui a été réalisé grâce à l'initiative de la Commission météorologique du département. L'installation de cet édifice, dont la première pierre fut posée solennellement en mai 1882, est maintenant complètement terminée.

la plus industrieuse du département. Avec ses villes et ses élégantes bourgades disséminées en grand nombre, ses prairies, ses jardins, ses vergers, elle est comparable aux fraîches et riantes campagnes de la Normandie ou de la Touraine.

Des montagnes bordent cette plaine. Au nord se dressent les monts de la Drôme, terminés par les collines de Vacqueyras, ourlant de leurs crêtes dentelées le bleu du ciel.

Tout auprès s'allonge la chaîne du Ventoux que le mont, à tête rocheuse, domine de ses 1912 mètres. Au sud, par delà la belle vallée de Sault, se profile la chaîne de Vaucluse, qui s'étend en demi-cercle, et, plus au sud encore, parallèlement à cette dernière, s'élèvent les monts du Lubéron aux gorges pittoresques et sauvages, naguère asiles des Vaudois persécutés.

Ces chaînes de montagnes, aux flancs supérieurs pelés et nus (1), contrastent singulièrement avec la verdure des plaines qu'elles dominent. Ce contraste est surtout frappant sur le sommet du mont Ventoux. « On ne saurait mieux comparer le Ventoux, dit M. Henri Fabre (2), qu'à un tas de pierres concassées pour l'entretien des routes. Dressez brusquement le

(1) Cependant, grâce aux plantations effectuées par l'Etat, l'aspect de ces montagnes se modifie d'année en année, notamment dans le Ventoux et le Lubéron, où l'œuvre de reboisement se poursuit sans relâche.

(2) M. H. Fabre, originaire du département. Savant entomologiste dont le nom fait autorité dans le monde scientifique. Ancien élève de l'école normale d'instituteurs d'Avignon, ancien professeur du lycée de cette ville et docteur ès sciences, il est maintenant retiré à Sérignan, où il continue à occuper ses loisirs à l'étude des sciences, auxquelles il a consacré toute sa vie.

tas à deux kilomètres de hauteur, donnez-lui une base proportionnée, jetez sur le blanc de sa roche calcaire la tache noire des forêts, et vous aurez une idée nette de l'ensemble de la montagne. Cet amoncellement de débris, tantôt petits éclats, tantôt quartiers énormes, s'élève de la plaine sans pentes préalables, sans gradins successifs qui en rendraient l'ascension moins pénible en la divisant par étapes. L'escalade immédiatement commence par des sentiers rocailleux dont le meilleur ne vaut pas la surface d'un chemin récemment empierré, et se poursuit toujours plus rude jusqu'au sommet, dont l'altitude mesure 1912 mètres. Frais gazons, gais ruisselets, roches mousseuses, grandes ombres des arbres séculaires, toutes ces choses enfin qui donnent tant de charme aux autres montagnes, ici sont inconnues et font place à une interminable couche de calcaire fragmenté par écailles qui fuient sous les pieds avec un cliquetis sec, presque métallique. Les cascades du Ventoux sont des ruissellements de pierrailles ; le bruissement des roches éboulées y remplace le murmure des eaux. »

Cependant de nombreux cours d'eau, semblables, du sommet du Ventoux, à de petits ruisseaux qui serpentent à travers une prairie immense, limitent ou sillonnent la riche plaine qui s'étend au pied de cette superbe montagne.

A l'ouest, formant la limite occidentale du département, descend le Rhône, le beau fleuve méridional, aux eaux scintillantes et tumultueuses, qui embrasse dans son cours un grand nombre d'îles, couvertes d'une riche végétation.

Au sud, la Durance enlace dans sa courbe le pays sur

une longueur de près de 200 kilomètres. Elle se divise capricieusement en une infinité de bras et change de cours à chaque obstacle, à chaque ondulation de terrain. Elle coule tantôt claire et gaie, se jouant à travers les îlots de sable qui parsèment son cours, tantôt impétueuse, jaune de limon et de débris que lui ont apportés les torrents des Alpes, effrayante et dévastatrice, roulant, en ses crues, presque autant d'eau que le Rhône.

Elle reçoit, dans le département, plusieurs cours d'eau dont le plus important est le Coulon ou Calavon, venu des Basses-Alpes et qui, dans son cours inférieur, arrose la belle plaine de Cavaillon.

Au nord, descendant des montagnes de la Drôme, le Lez, l'Aygues et l'Ouvèze aux crues subites et dévastatrices, coulent vers le Rhône. Puis, du pied du Ventoux au fleuve, se développent l'Auzon, la Nesque et, né de la célèbre fontaine de Vaucluse, tout le lacis limpide des Sorgues aux eaux froides d'où la vie végétale de la grande plaine vauclusienne tire sa vigueur.

Cette fontaine de Vaucluse, située à l'extrémité occidentale des montagnes de ce nom, mérite bien d'arrêter quelques instants notre attention ; car c'est une des plus singulières curiosités naturelles que l'on puisse voir. Qu'on se figure une vallée étroite et profonde creusée dans les flancs de la montagne et que barre tout à coup une vaste roche taillée à pic (de là le nom de Vaucluse, *vallée close*). Une grotte s'ouvre sous cette paroi rocheuse et, au fond, dort un insondable réservoir souterrain. C'est la source de la Sorgue. L'eau s'échappe par un grand nombre de fissures sous les roches et les pierrailles qui cachent l'entrée du gouffre.

Mais c'est au moment des grandes eaux, à l'équinoxe de printemps, qu'il faut voir cette source. Alors le niveau du lac s'élève comme dans une écluse, puis se déverse en nappe abondante et se précipite, de roc en roc, en cascades écumantes d'une blancheur éblouissante.

Au bas du vallon, à 500 mètres de la grotte, s'élève le petit village de Vaucluse habité par une population industrieuse, et l'on voit encore, adossée à un rocher, la maison de Pétrarque, le chantre de la belle Laure.

Ce vallon et son village étaient autrefois un lieu de plaisance où se rendait très fréquemment la haute noblesse qu'avait attirée à Avignon le séjour des papes dans cette ville. Princes de l'Eglise, gentilshommes, « nobles dames » se réunissaient dans le château de l'évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassole, qui s'élevait non loin de la source et dont on voit encore actuellement les ruines.

Aujourd'hui encore la fontaine de Vaucluse est restée un lieu d'excursion très fréquenté. Les lundis de Pâques et de la Pentecôte notamment, des milliers de personnes y affluent. Sur la route qui mène du charmant bourg de l'Isle-sur-Sorgues à Vaucluse, ce n'est qu'une file ininterrompue de voitures emportant les joyeux visiteurs. Quand le ciel est propice, et que le soleil, ce soleil du midi clair et chaud, se met de la fête, quel spectacle animé offre alors ce vallon de Vaucluse! quel entrain, quelle gaieté, dans cette gorge et ce village d'ordinaire si tranquilles, troublés seulement par le bruit des eaux ou celui des papeteries qui plongent dans le flot limpide!

Tel est ce site de Vaucluse qu'a immortalisé

Pétrarque et qui était bien digne de donner son nom au département.

Ce département est divisé par la nature en deux parties bien distinctes, la région des plaines et la région montagneuse. Cette dernière, qui s'étend à l'est et au sud, est la moins peuplée, quoiqu'elle soit assez productive.

La région des plaines est divisée par les dernières ramifications du Ventoux en trois parties également fertiles : la plaine d'Orange, celle de Carpentras et celle d'Avignon. Mais partout s'élèvent des villes et des cités animées, industrieuses et surtout riches de souvenirs. Elles ont eu jadis des jours de gloire ; elles ont eu des conciles et des papes, des sièges et des conquérants, depuis César jusqu'à Napoléon ; de leurs murs sont parfois sorties des armées. Elles se reposent maintenant dans la grande joie du travail pacifique, dans la sérénité de leur beau soleil. Mais partout de glorieux vestiges frappent les regards ; les siècles en mourant ont toujours laissé quelque souvenir de leur existence. Les monuments romains, les églises romanes et gothiques, les châteaux du moyen âge, les majestueuses constructions du XVII[e] siècle, les souvenirs plus récents de la Révolution couvrent le sol, s'étagent parfois même les uns sur les autres, témoins de la vitalité puissante de cette terre.

Les quatre chefs-lieux d'arrondissement, surtout : *Avignon*, *Orange*, *Carpentras* et *Apt*, qui furent autrefois des capitales d'Etats, s'enorgueillissent des rôles qu'elles ont joués, des antiques ruines qu'elles étalent à nos yeux. Elles gardent, de leur gloire évanouie, leurs murailles, leurs forteresses, leurs cathédrales, vestiges de souveraineté imposante qui leur

donnent une physionomie inoubliable d'originalité artistique.

L'orgueil et la gloire de Vaucluse, c'est son chef-lieu, c'est Avignon, l'ancienne *Avenio*, célèbre déjà sous la domination romaine, plus célèbre encore sous le gouvernement des papes, qui en firent, pendant près de 70 ans, leur résidence (1309-1376). C'était alors l'«Isle sonnante », comme l'appelle Rabelais.

« Qui n'a pas vu Avignon, du temps des papes, n'a rien vu, dit Alphonse Daudet,. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'était du matin au soir des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs tapissées de haute lice, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du pape qui chantaient du latin sur la place, les crécelles des frères quêteurs... par là-dessus le bruit de cloches et toujours quelques tambours qu'on entendait ronfler là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse ; et comme, en ce temps-là, les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fibres et tambours se postaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit, l'on y dansait. »

Cependant ces réjouissances étaient plutôt l'apanage d'une minorité de privilégiés, et, en réalité, la ville d'Avignon était loin d'être aussi florissante qu'aujourd'hui : « Elle était morne et sans industrie ; l'herbe poussait dans ses rues étroites et tortueuses, recourbées dans tous les sens pour échapper au souffle du mistral. » (Elisée Reclus.)

Avignon a gardé, du séjour des papes, des constructions et des monuments qui lui donnent une phy-

sionomie à la fois religieuse et guerrière. Au premier aspect, on aperçoit la masse énorme du palais des papes, qui se dresse imposante au N.-O. de la ville et s'appuie sur le rocher des Doms.

Si l'on y ajoute ses remparts « si finement sarrasins » qui la ceignent étroitement, ses « bourguets », tours à meurtrières, ses terrasses à l'italienne, ses mille clochers, on a une idée de l'ancien Avignon, de l'Avignon pontifical.

Mais il est un Avignon moderne, singulièrement plus vivant, que l'on peut voir surtout en parcourant le cours ombragé et la large rue qui mènent de la gare à la place de l'Horloge.

« A part le mistral, qui peut-être s'y joue à certains jours trop librement, ce cours et cette rue sont bien pour plaire. Les maisons neuves avec leurs hauts balcons fastueusement sculptés, leurs terrasses et leurs colonnades, ont fort grand air et vraiment tournure de palais. Les maçons avignonnais gardent dans le sang quelque chose de la magnificence italienne. » (Paul Arène.)

La place de l'Horloge est bien belle aussi avec son gracieux hôtel de ville surmonté par la tour gothique de Jacquemart, son théâtre fort élégant, et le magnifique monument du Centenaire, chef-d'œuvre de sculpture, qui fait justement l'admiration des visiteurs (1).

(1) Ce monument, érigé en 1891, en commémoration de la réunion du Comtat à la France, est dû au ciseau de l'éminent statuaire F. Charpentier, un enfant du pays, originaire de Bollène, et dont un groupe, *Les Lutteurs*, que l'on remarque dans le square Saint-Martial, lui a valu la grande médaille d'or au Salon de 1893.

Si ceux-ci montent jusqu'au jardin des Doms, quelle vue s'étend autour d'eux !

« Le Ventoux et d'autres montagnes élevées limitent l'horizon de leurs grandes masses bleuâtres ; à leur base s'étend la vaste plaine couverte d'oliviers et de mûriers, qui forment çà et là de véritables forêts ; des murailles blanches et grisâtres aperçues au milieu de la verdure révèlent les villes et les bourgades éparses ; au pied de la colline, on voit s'enfuir l'eau rapide du Rhône, qui vient d'entourer de ses méandres la grande île de la Barthelasse, bordée de saules et de peupliers. En face, sont les maisons et les remparts démantelés de Villeneuve, qu'un pont fameux, « bâti par le diable et par saint Bénézet », réunissait jadis à la vieille ville : ce fut pendant plus d'un siècle, de 1188 à 1309, le seul pont construit sur le fleuve en aval de Lyon. » (Elisée Reclus.)

Mais Avignon mérite d'être connu aussi sous un autre aspect. C'est surtout le siège de la renaissance félibréenne, qui a fait revivre la langue sonore et poétique de la Provence, la langue des anciens troubadours. Les noms de Roumanille, l'auteur de *Margarideto*, de Th. Aubanel, le doux poète de la *Migrano entreduberto* et *di fiho d'Avignoun*, de Félix Gras « qui a fait revivre la chanson de geste, le romancero provençal, etc. », sont justement célèbres et sont intimement liés à ce mouvement littéraire dont F. Mistral est le plus glorieux représentant.

Mais il y a place également, dans cette ville, pour l'industrie et le commerce. Admirablement située à la jonction des deux vallées du Rhône et de la Durance, elle est devenue, depuis la Révolution, une des

premières cités du Midi comme lieu de manufactures et d'échanges.

Ajoutons que la riante campagne qui s'étend tout autour d'Avignon, avec ses coquettes villas et sa fraîche verdure, ne le cède en rien à la ville comme beauté.

Avignon ainsi que le Comtat Venaissin dont Carpentras était la capitale, sont restés terres pontificales jusqu'en 1791. Le pape exerçait son autorité religieuse et politique sur ces deux Etats au moyen d'un vice-légat et d'un recteur. Les deux capitales qui se jalousaient furent souvent en lutte l'une contre l'autre. L'Etat d'Avignon fut le premier à se détacher du pape. Le Comtat Venaissin, qui résista d'abord à cette mesure, fut assiégé par les Avignonnais et le parti français l'emporta. Par un décret en date du 14 septembre 1791, la Constituante déclara le Comtat définitivement réuni à la France. C'est à cette époque que le département de Vaucluse fut constitué et reçut, après quelques remaniements, sa délimitation actuelle.

Orange, bâtie sur la Meyne, avec ses cours et ses promenades, ses avenues plantées de beaux platanes, est une petite ville très agréable. Mais ce qui fait la principale curiosité du pays, ce sont deux monuments romains : l'arc de triomphe et le théâtre.

L'arc de triomphe, qui s'élève au nord de la ville, merveilleusement conservé, est l'un des plus beaux restes de l'époque romaine. C'est un édifice d'environ 20 mètres de hauteur sur autant de large et 8 mètres de profondeur, percé de trois portes et dont les bas-reliefs renferment de beaux détails de sculpture.

On croit généralement qu'il a été élevé à l'occasion

du triomphe de Jules César, l'an 45 av. J.-C. D'autres l'attribuent à Tibère.

Que dire du théâtre romain ? Rien de plus imposant que ce vaste monument, avec ses immenses gradins demi-circulaires, taillés dans la colline à laquelle il est adossé, et sa grande façade quadrangulaire qui faisait l'étonnement et l'admiration de J.-J. Rousseau.

Depuis que, grâce aux libéralités du gouvernement, cet antique édifice a été restauré, des représentations à l'antique y sont données avec le concours des artistes de la Comédie-Française et du Grand-Opéra. « Le vaste édifice, muet depuis tant de siècles, est rendu à sa destination première. »

Ces solennités artistiques qui font les délices des lettrés laissent un souvenir inoubliable à ceux à qui il est donné d'y assister. Qu'on se représente, par une belle soirée d'été, sous un ciel limpide, 10 à 12,000 personnes assises dans les gradins demi-circulaires, acclamant les artistes dont le jeu peut s'élargir aux vastes proportions de la scène antique et dont la voix, sans efforts, porte partout avec une remarquable netteté, et l'on n'aura qu'une faible idée de la vive émotion, de l'impression profonde que procure un pareil spectacle.

La vieille cité orangeoise peut être justement fière de cet édifice « unique au monde où l'on entendit les supplications d'Iphigénie, les plaintes de Philoctète, les malédictions d'Œdipe, les lamentations d'Andromaque, les plaintes d'Eschyle vaincu par Sophocle, et où nos grands acteurs excitent des émotions comme en excitaient les grands acteurs de l'antiquité. » (Antony Réal) (1).

(1) Romancier bien connu, qui habite Orange depuis longues années. Il fut, avec M. Sextius Michel son frère, le principal

Orange rappelle encore le souvenir des ducs de Nassau, princes d'Orange, qui, devenus stathouders de Hollande et rois d'Angleterre, ont un moment dirigé l'Europe.

Si l'industrie se développe lentement dans cette ville, malgré sa belle situation et ses chemins de fer, par contre le commerce y est remarquable par ses marchés, qui sont parmi les plus importants de la région.

Au centre du département s'élève *Carpentras*, l'ancienne capitale du Comtat Venaissin. Cette ville ne mérite pas la critique dont elle a été l'objet : « C'est bien injustement, dit Elisée Reclus, que le seul nom de Carpentras passé en proverbe éveille l'idée d'une petite ville de province peuplée de bourgeois vaniteux et indiscrets. Il se trouve précisément que, toute proportion gardée, Carpentras est, parmi les villes de faible population, une de celles qui se distinguent le plus par l'industrie, le travail intelligent, l'amour des sciences et des arts. »

C'est une ville assez bien bâtie, entourée de charmantes promenades, avec vue sur la campagne : très animée les jours de foire et de marché, elle est, après Avignon, la plus commerçante du département. Elle a un musée, une riche bibliothèque et forme elle-même une sorte de musée par la variété de ses monuments : l'arc de triomphe romain de l'ancienne « Alpentoracte » aux puissants bas-reliefs, la cathédrale *Saint-Siffrein*, son bel Hôtel-Dieu du XVIII[e] siècle, la statue en bronze d'Enguimbert, ses grands aqueducs et la gracieuse fontaine de l'*Ange*.

organisateur de la première représentation donnée au théâtre antique, le 21 août 1869. Ces représentations ont depuis continué, (août 1894).

Au sud du département, au cœur de la région montagneuse, s'élève la ville d'*Apt*, sur la rive gauche du Calavon. Au point de vue historique, Apt peut montrer un sarcophage gallo-romain, une cathédrale du xe siècle, la chapelle Sainte-Anne, des restes de fortifications et un pont romain, le pont Julien, bâti sur le Calavon.

Ajoutons qu'elle est située dans une large vallée, au milieu de coteaux couverts d'oliviers et de vignes, qu'elle possède un des rares gisements de soufre exploités en France et qu'elle est renommée pour ses fruits confits, ses truffes et ses poteries artistiques.

En dehors des quatre chefs-lieux d'arrondissement, combien d'autres cités du département ne mériteraient pas d'être signalées !

Citons parmi les plus remarquables : *Cavaillon,* ville très florissante, au milieu d'un beau terroir aussi fertile que bien cultivé, connue pour ses melons excellents et ses primeurs expédiées au loin ; l'*Isle-sur-Sorgues,* non loin d'Avignon, avec ses alentours si charmants, ses fabriques de tapis et ses minoteries ; *Pertuis*, au sud du département, sur un plateau fertile, ville commerçante qui a un marché de grains très important.

Citons encore au nord du département : *Bollène*, remarquable pour ses mines et ses produits de terres réfractaires uniques en France ; *Valréas*, dans l'enclave de ce nom, pour ses cartonnages et ses ateliers de lithographie ; *Vaison*, autrefois siège d'un évêché important et qui conserve des restes d'anciens monuments romains, etc. ; *Malaucène,* cachée dans cette pittoresque vallée du Grozeau, que l'on voit se dérouler verdoyante et superbe comme un des plus frais sites

de la Suisse, lorsqu'on monte, vers le mois de juin, au point culminant de l'endroit dit le Calvaire. Cette vallée a été formée par un affluent de l'Ouvèze, le Grozeau (grosse eau), dont la source considérable, vraie fontaine de Vaucluse en miniature, sort d'une fente d'un des contreforts du Ventoux et met en mouvement des usines importantes.

Signalons enfin, dans la région montagneuse, la petite ville de *Gordes,* non loin de laquelle se trouve, au fond d'un vallon solitaire et pittoresque, l'ancienne abbaye de Sénanque. C'est un édifice peu élevé, mais bien bâti, ayant la forme d'une croix, qui fut quelque peu dévasté en 1793. L'église se présente sous un aspect gracieux, élancé ; l'on y visite surtout avec plaisir la salle capitulaire et la bibliothèque.

Toutes ces villes et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer sont très prospères et sont empreintes d'une gaieté et d'une animation qui leur vient, pour une bonne part, du beau soleil dont elles jouissent. La douceur du climat y serait comparable à celle du littoral méditerranéen, si ce n'était le mistral, « ce maître des vents », qui refroidit subitement la température. Mais ce mistral qui incommode un peu est le « balai céleste qui nettoie l'air et le rend sain » ; en été, il tempère agréablement la chaleur d'un soleil trop ardent.

Favorisé par ce beau climat, par le grand nombre de cours d'eau et de canaux qui l'arrosent, le sol de l'ancien Comtat Venaissin est d'une fécondité surprenante et se prête à toutes les variétés de cultures.

Les céréales, les prairies, la vigne, la betterave à sucre, le millet à balais, le mûrier et tous les arbres fruitiers poussent avec une merveilleuse facilité dans

toutes les vallées et les plaines. L'olivier dans les versants abrités, les chênes truffiers sur les flancs du Ventoux, du Lubéron, des monts de Vaucluse, donnent aussi des produits abondants.

La culture maraîchère est l'objet de soins particuliers dans la vallée de la Durance. Rien de mieux cultivé surtout que cette belle plaine de Cavaillon et de l'Isle, toute coupée d'eaux courantes, avec ses îlots de jardins et ses haies de roseau, et dont les primeurs sont une source de revenus importants.

Aussi, bien que le Vaucluse soit un des plus petits départements (la Seine et le Rhône lui sont inférieurs), c'est un des plus beaux et des plus prospères. Il a eu cependant à subir bien des alternatives : l'abandon forcé de la culture de la garance (1) remplacée par un produit chimique, la maladie des vers à soie qui, avec l'avilissement du prix des cocons, a rendu cette récolte très précaire, et surtout le phylloxera dévastateur.

Mais ces plaies tendent à se cicatriser. Grâce aux conseils et aux exemples de savants et d'agriculteurs, grâce aussi à la ténacité de son travail, le cultivateur voit aujourd'hui ses champs en pleine prospérité. De nouvelles cultures ont remplacé celles qui ont dû être abandonnées, ses vignobles se sont reconstitués et, grâce aux soins qu'on leur donne, ils fournissent des

(1) C'est Jean Althen, un Arménien chassé de son pays, qui réapprit aux Vauclusiens la culture de la garance, culture admirablement appropriée aux terres d'alluvion du Comtat Venaissin, et qui, pendant longtemps, avait fait, avec la vigne et la soie, la fortune du département. La statue d'Althen s'élève au milieu de l'agréable jardin du Rocher des Doms. Althen a laissé son nom à un village de l'ancien Comtat : *Althen-les-Paluds.*

produits aussi estimés et aussi rémunérateurs qu'autrefois.

C'est que le Vauclusien est, avant tout, un travailleur opiniâtre. Intelligent, actif, industrieux, il a à cœur de bien gérer ses affaires et de s'acquérir une petite aisance.

Ce n'est pas qu'il ne sache prendre, quand il faut, un peu de repos et de divertissement. Au contraire : ardent au travail, il ne l'est pas moins pour le plaisir.

A l'égal de ses frères de la Provence, il apporte partout cette bonne humeur, cette franche gaieté, cet entrain particulier qui donnent une physionomie tout à fait originale aux fêtes publiques et privées et qui sont le fond du caractère vauclusien.

Nulle part, peut-être, sauf en Provence, les usages du terroir, les traditions du foyer se perpétuent avec autant de fidélité. Le Vauclusien a gardé des aïeux, notamment cet amour, pourtant un peu atténué de nos jours, du train des fêtes, des farandoles, des danses en plein air, qui est un des traits caractéristiques de ce bon peuple de Provence. Comme lui, nous conservons certains divertissements, tels que les feux de la Saint-Jean et le Carnaval. « Le Carnaval provençal ressemble sous bien des rapports au Carnaval italien. Comme chez lui, la gaieté y est poussée jusqu'à l'extrême et le burlesque est sa note dominante. » (Em. Cazes, *La Provence et les Provençaux.*) Il se termine toujours par la promenade du *Caramentran* (carême entrant), mannequin affublé d'oripeaux, qui est brûlé, au milieu des cris de joie de la population.

Certaines fêtes religieuses gardent leur même ca-

ractère. La Noël continue de rester une fête de famille. De nos jours on vient encore de très loin pour se trouver réunis au foyer paternel; et l'on voit quelquefois, sur la cheminée, au repas de la veille, la chandelle traditionnelle.

Les Rameaux, la Fête-Dieu sont célébrés, en bien des endroits, presque avec la même solennité qu'autrefois.

Enthousiaste à l'excès, d'un tempérament un peu emporté, le Vauclusien n'est peut-être pas exempt d'un peu d'exagération dans ses affections et dans ses haines; mais ce ne sont là que les défauts des qualités de cette race brave et vaillante, qui a, de tout temps, fourni des héros au caractère ardent et passionné.

Relevons aussi une différence de caractère assez appréciable entre les populations du midi du département et celles du nord. Les habitants du haut Comtat, de l'arrondissement d'Orange, ont un peu moins de fougue, sont un peu moins bruyants et démonstratifs. Leurs mœurs sont plus simples, et c'est là que les pratiques extérieures, les fêtes religieuses se conservent le plus fidèlement.

Mais ce qui domine ces différences ou plutôt ces nuances de mœurs ou de tempérament, c'est la franchise, l'honnêteté, une généreuse et cordiale hospitalité envers les étrangers, et disons-le aussi, l'amour du sol natal, qui n'exclut pas d'ailleurs celui de la grande patrie.

Nous allons passer en revue les hommes remarquables produits par le département de Vaucluse. L'agriculture étant aujourd'hui la principale richesse du pays, c'est par les agriculteurs que nous allons ouvrir ce livre d'or des illustrations vauclusiennes.

AGRICULTEURS.

S'il est une partie des connaissances humaines qui, en ces dernières années, ait fait des progrès considérables, c'est assurément la science agricole.

On a compris enfin la nécessité qui s'imposait, pour la prospérité du pays, de faire sortir l'agriculture de la routine où l'ignorance des campagnes l'avait trop longtemps tenue et de l'élever au niveau des autres sciences. Des écoles spéciales se sont créées, de savants ouvrages ont paru et des hommes éminents n'ont pas cru s'abaisser en se vouant tout entiers au perfectionnement de l'agriculture.

Un des précurseurs de ce mouvement est l'illustre agronome, le comte Adrien de Gasparin, que le département de Vaucluse est justement fier de pouvoir citer parmi ses enfants.

Gasparin (Adrien-Etienne-Pierre de) (1783-1862).

Adrien de Gasparin est né à Orange, en 1783. Il servit d'abord dans la cavalerie et fit les campagnes d'Italie et de Pologne. Une infirmité contractée au service le força à renoncer au métier militaire. Dès lors, il se livra à l'étude de l'économie politique, de l'agronomie, de la zoologie. Ses travaux ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention du monde savant et plusieurs de ses mémoires furent couronnés par l'Institut.

Sous la Restauration, il se fit remarquer par son

opposition aux Bourbons et son attachement aux d'Orléans ; aussi, après la révolution de 1830, il fut successivement préfet de la Loire, de l'Isère, du Rhône, pair de France, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, et enfin ministre de l'intérieur, en 1836.

C'est sous son ministère que fut accomplie une réforme, une mesure d'humanité, réclamée depuis longtemps. On sait que, jadis, les condamnés aux travaux forcés étaient menés au bagne, à pied, le cou enserré dans un collier de fer auquel pendait une chaîne. A cette chaîne en était attachée une autre, plus longue et plus pesante, qui liait et reliait ainsi, les uns aux autres, une file de trente hommes environ. Cela s'appelait la « chaîne ». Le comte de Gasparin eut l'honneur d'attacher son nom à la suppression de cette barbare coutume.

De nouveau ministre de l'intérieur en 1839, le comte de Gasparin se retira, l'année suivante, et peu après fut nommé membre de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale. Parmi les nombreux ouvrages qu'il publia, citons les principaux : *Des maladies contagieuses des bêtes à laine*, 1821 ; *Guide des propriétaires des biens ruraux affermés*, 1839 ; *Cours d'agriculture*, 1843-1847 (3 vol.), qui, de nos jours, peut être consulté avec fruit. — *Principes d'agronomie*, etc., etc.

« Cet agronome, dit M. Lecouteux, a puissamment contribué à faire entrer la science agricole dans la voie de l'expérimentation. Il en a fait une science technologique, une science industrielle s'appuyant, d'une part, sur les données des sciences physiques et naturelles, et d'autre part, sur les sciences économi-

ques, qui s'occupent de la production des richesses, de la formation du capital, de l'influence des débouchés sur les systèmes d'exploitation du sol.

« De Gasparin n'a jamais cessé d'envisager les questions agricoles sous ce double aspect. Il appartient donc essentiellement à cette école agronomique positive qui fait tant de prosélytes aujourd'hui. On peut même dire qu'il en est le chef le plus généralement accepté. Homme du midi, de Gasparin a considérablement agrandi, par ses recherches météorologiques, la question des climats agricoles. Avant lui, c'est à peine si la littérature agronomique s'était occupée des vastes régions qui sont placées au delà de la limite septentrionale de la culture de la vigne. On ne parlait alors que des systèmes de culture de la Flandre, de l'Alsace, de la Belgique, de l'Angleterre, parce que ces pays étaient la patrie des Arthur Young, des Sinclair, etc. De Gasparin, par ses travaux, ses expériences, devint bientôt l'égal de ses devanciers. »

La ville d'Orange, sa patrie, lui a élevé, en 1864, une statue en bronze, œuvre de M. Pierre Hébert.

Une des inscriptions du piédestal est celle-ci :

AU COMTE DE GASPARIN,
LES AGRICULTEURS DE FRANCE.

SOLDATS

Vous avez vu qu'avant d'être agriculteur, Gasparin avait été soldat. Depuis Cincinnatus, ils sont nombreux, en effet, les soldats vraiment patriotes, blessés ou trop âgés pour continuer le dur métier

des armes, qui quittent l'épée pour la charrue et se consacrent tout entiers à l'amélioration de ce sol pour la défense duquel ils ont déjà versé leur sang. Depuis la réorganisation de notre armée, qui a cessé d'être mercenaire pour devenir une armée vraiment nationale, n'est-ce pas d'ailleurs un peu ce que font aujourd'hui tous les jeunes agriculteurs de France ? Leur service fini, la dette du sang payée à la patrie, ils reprennent gaîment le chemin du village, et souvent, c'est en chantant un refrain du régiment qu'ils poussent la charrue et excitent les bœufs.

Il est donc juste qu'après avoir parlé de celui qui a consacré son existence à l'amélioration du sol et de ses produits, nous placions ici ceux qui ont contribué à le défendre. La liste en sera longue et glorieuse.

Où pourrait-on trouver un nom plus beau et plus populaire, pour mettre en tête, que celui de Crillon ?

Crillon (Louis de Berthon des Balbes de) (1541-1615).

Le « Brave des braves », l'ami de Henri IV et l'un des plus célèbres guerriers du XVI[e] siècle, descendait d'une ancienne et noble famille établie dans le Comtat Venaissin depuis le XV[e] siècle. *Louis de* BERTHON, nommé *le brave Crillon*, naquit à Murs, près de Carpentras, en 1541.

Dès son jeune âge, Crillon fut destiné à l'état des armes. A l'âge de 17 ans, il se trouva au siège de Calais (1558) comme aide de camp du duc de Guise, ami de son père. Crillon s'élance, le premier, à l'assaut de cette ville, alors au pouvoir des Anglais,

et jette le commandant dans le fossé. Le huitième jour du siège, Calais se rendit. Après cet exploit, le duc de Guise présenta le jeune héros à Henri II en ces termes : « Ce gentilhomme n'a d'autre fortune que son épée, mais je me fais fort qu'elle devien-



dra, un jour, redoutable aux ennemis de Votre Majesté ! »

Cette prophétie se justifia pleinement. Le nom de Crillon se trouve mêlé à toutes les grandes batailles de cette époque ; il se signala successivement contre les huguenots à Dreux (1562), à Jarnac (1563), à Moncontour (1569). En 1571, il est en Orient à la tête des caravanes, ou troupes de francs-tireurs, opérant à côté de l'armée de don Juan d'Autriche, généralis-

sime des armées réunies de l'Espagne, de Venise et du pape Pie V. Il est blessé à l'épaule le 4 octobre, à la bataille de Lépante, dans laquelle fut anéantie la flotte ottomane, puis il est chargé de porter au pape et au roi de France la nouvelle de cette victoire qui venait de sauver l'Europe d'une nouvelle invasion.

Crillon fut un défenseur de Marseille assiégée par les Espagnols. Un jour qu'il reposait, le jeune duc de Guise, pour éprouver sa bravoure, le réveilla brusquement en criant que les ennemis étaient maîtres de la ville, que tout était perdu, qu'il fallait fuir sur-le-champ. Crillon refuse de fuir et veut se battre. Détrompé par les rires de Guise : « Jeune homme, lui dit-il sévèrement, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien ! Harnibleu ! si tu m'avais trouvé faible, je te poignardais sur-le-champ ! »

Henri IV ayant conquis son royaume sur les Espagnols et les ligueurs, Crillon lui est aussi dévoué qu'il l'avait été pour ses prédécesseurs. Il repousse les ligueurs devant Boulogne-sur-Mer, marche au secours de Quillebœuf investi par Brancas. Avançant avec une poignée d'hommes et s'ouvrant un chemin à travers les rangs ennemis, il pénètre dans Quillebœuf, lui, troisième, sur un bateau et répond, à la sommation de se rendre : « Crillon est dedans et l'ennemi est dehors ! »

Quelques jours avant la prise d'Amiens, en septembre 1597, Henri IV écrivait à Crillon (1) : « Pendés-vous de n'avoir pas été icy près de moy, lundy

(1) C'est probablement de cette lettre que Voltaire a fait le fameux mot historique : « Pends-toi, brave Crillon, etc. », car Henri IV n'a jamais tutoyé Crillon, qu'il appelait M. de Grillon.

dernier, à la plus belle occasion qui se soit jamais vue et qui, peut-estre, ne se verra jamais : croiés que je vous ay bien désiré. L'ennemi nous vint voir furieusement ; mais il s'en est retourné fort honteusement. J'espère, jeudy prochain, estre dans Amiens où je ne séjourneray guère que pour entreprendre quelque chose, car j'ay maintenant une des plus belles armées que l'on sçauroit imaginer; il ne lui manque rien que le brave Crillon qui sera toujours le bien venu et vu de moy.

« Adieu, ce vingtième septembre, au camp d'Amiens. HENRY. »

La paix de Vervins, conclue en 1598, entre Henri IV et Philippe II, ayant mis fin aux guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon, dans sa maison. Cet illustre guerrier ne fut plus alors qu'un simple et modeste citoyen : il partageait sa fortune avec les pauvres, leur faisait distribuer secrètement 1.000 livres par mois, et ses aumônes publiques étaient aussi considérables. Brantôme dit qu' « il avait été couvert d'une infinité de blessures, sans avoir pu mourir par elles, les ayant toutes reçues de la belle façon » ; mais ces blessures, et plus encore la douleur qu'il avait ressentie à la nouvelle de l'assassinat de Henri IV, avaient accablé son esprit et son corps sans que son courage fût atteint. Il mourut le 2 décembre 1615, à l'âge de 75 ans.

Tel fut le brave Crillon, ce héros populaire dont la franchise égalait le courage, et qui doit autant sa renommée à sa bonté, sa générosité et son désintéressement qu'à ses exploits militaires. C'est de tous les Français celui qui ressemble le plus à Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Sa statue en bronze,

œuvre de Louis Veriey, s'élève à Avignon. Des bas-reliefs et des inscriptions rappellent ses glorieux faits d'armes et popularisent ses fières réponses « frappées à l'antique marque ».

Simiane (1506-1578).

Bertrand-Rambaud de Simiane, né à Gordes, est un contemporain de Crillon, et mérite un souvenir. Il appartenait à une vieille famille qui a fourni prélats, hommes d'Etat et soldats depuis les croisades jusqu'à l'époque contemporaine.

Il a été surnommé par la droiture de sa conduite l'*Epaminondas français*. De Thou fait de lui ce bel éloge : « Ce fut un vaillant de la vieille roche ».

Qu'a-t-il fait pour mériter de telles louanges, un si glorieux surnom ?

Il a donné un exemple rare de courageuse tolérance au temps des guerres de religion. Lieutenant au gouvernement du Dauphiné, il reçut, en août 1572, l'ordre de faire massacrer les calvinistes. Il répondit « qu'il estoit lieutenant du roy et non bourreau ».

Raymond de Modène (1565-1628).

Peu connu, même de ses compatriotes, Modène fut cependant un vaillant soldat. Il est né à Sarrians, en 1608. Page et ensuite chambellan de Monsieur, frère de Louis XIII, il passe en Italie où il combat contre les Espagnols, sous les ordres du duc de Guise, alors général en chef de la République qui venait de se fonder pour chasser les vice-rois espagnols du royaume de Naples. Modène reçut de l'armée même le titre de « mestre de camp » général. Après avoir plusieurs

fois battu les Espagnols, il finit par tomber entre les mains de ces derniers, qui le retinrent pendant deux ans prisonnier dans le Château-Neuf de Naples Modène a écrit l'histoire des révolutions de ce pays, et il se plaint amèrement des mauvais traitements qu'on lui fit subir pendant sa captivité.

Raymond de Modène eut d'une bourgeoise de Paris, Madeleine Béjart, une fille qui fut la célèbre Armande Béjart, femme de Molière.

Folard (1669-1752).

Le chevalier de Folard peut être mis au nombre des soldats écrivains. La lecture des *Commentaires* de César, qu'il avait reçus en prix et qu'il savait par cœur, développa en lui, en même temps que la passion de la guerre, un goût très vif pour les lettres. Il s'engagea dès l'âge de 18 ans, et prit part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIV. Il se distingua notamment à Malplaquet, où il fut grièvement blessé et obtint du roi une pension de 600 livres. Après la paix d'Utrecht, il alla offrir ses services aux chevaliers de Malte contre les Turcs, puis au roi de Suède, Charles XII ; à son retour en France, il fut nommé « mestre de camp ». Il est mort à Avignon, sa ville natale, en 1752, à l'âge de 83 ans.

Parmi les ouvrages militaires publiés par Folard, et qui étaient très admirés de Frédéric II, roi de Prusse, les deux principaux sont ses *Commentaires de Polybe* et les *Nouvelles découvertes sur la guerre*, où l'on trouve des renseignements très précieux sur les événements dont l'auteur a été le témoin ; on doit regretter que les historiens de cette époque ne l'aient

pas consulté plus souvent. Quant à ses dissertations techniques, elles n'offrent plus aujourd'hui qu'un médiocre intérêt pratique, les armements perfectionnés ayant complètement modifié l'ancienne tactique. Mais son opinion sur la discipline militaire mérite d'être citée, méditée et retenue : « La discipline dans une armée peut être comparée au cœur du corps humain : si le cœur est affecté et gâté, le reste de la machine tend à la désorganisation et à la mort. Soyez convaincus, une fois pour toutes, que les armées qui gagnent les batailles sont celles où la discipline est en même temps la plus sage et la plus inflexible !... »

Sainte-Croix (1708-1762).

Gaëtan-Xavier Guilhem de Pascalis, connu sous son surnom de *chevalier de Sainte-Croix*, est né à Mormoiron, le 21 décembre 1708. Successivement chevalier de Malte, capitaine au régiment de Bourbon, lieutenant-colonel au même régiment, il s'est illustré par sa belle défense de Belle-Isle, en avril, mai et juin 1761. Les Anglais avaient débarqué devant cette place, avec des forces supérieures aux siennes. Il sut leur résister pendant deux mois. Ce ne fut que lorsque les munitions furent épuisées et que ses soldats étaient exténués de fatigue, qu'il capitula (7 juin 1761). Mais il était stipulé que la garnison sortirait « avec tous les honneurs de la guerre par la brèche, tambour battant et drapeaux déployés ». Cet événement eut alors un grand retentissement et, en récompense, il fut promu maréchal de camp. Nommé commandant des troupes françaises aux Iles du Vent (Amérique), il mourut à Saint-Domingue

des suites d'une blessure grave qu'il avait reçue à Wissembourg et dont il n'avait pu entièrement guérir.

Anselme (1740-1812).

Né à Gargas, près Apt, le 22 juillet 1740, *Jacques-Bernard-Modeste* d'Anselme entra au service le 27 septembre 1745, c'est-à-dire qu'il fut porté à l'âge de cinq ans, suivant l'usage de l'époque et comme fils d'officier, sur le contrôle du régiment de Soissonnais. Etant maréchal de camp en 1791, à Perpignan, il réprima, grâce à son sang-froid et à son énergie, une révolte des soldats de la garnison, qui avaient commencé à mettre la ville au pillage. L'année suivante, le général Montesquiou, qui venait de conquérir la Savoie, lui confia le soin de conquérir également le comté de Nice. Bien que Nice eût été agrandie et embellie par Amédée III, on y détestait les Piémontais et on y avait favorablement accueilli les idées françaises. Une réforme de la constitution municipale, dans le sens aristocratique, avait achevé de mécontenter les Niçois; aussi attendaient-ils les Français avec impatience, et, pour éviter un bombardement, ils livrèrent la ville dans laquelle Anselme fut reçu avec enthousiasme par la population. Après la prise de Villefranche, dans laquelle une frégate, une corvette et plus de cent pièces d'artillerie des batteries de la côte tombèrent entre ses mains, Anselme occupa le poste important de la Turbie, et tout le comté de Nice fut ainsi en notre pouvoir.

Le 27 octobre suivant, on lut à la séance de la Convention une pétition des habitants de Nice qui demandaient pour Anselme le grade de maréchal de France;

l'Assemblée passa à l'ordre du jour. A peine nommé général en chef de l'armée d'Italie, Anselme éprouva quelques échecs : les pluies, les neiges, le dénuement dans lequel se trouvaient ses soldats manquant de chaussures, d'habillements et de munitions, le forcèrent, après une attaque inutile sur Saorgio, de prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Sospella. Lui imputant une activité insuffisante, les commissaires près de l'armée le suspendirent de ses fonctions, le 30 décembre 1792.

Sur le rapport de Collot d'Herbois, la Convention nationale, dans sa séance du 14 février 1793, décréta d'arrestation le général Anselme, qui fut enfermé à l'Abbaye. Privé de ses papiers, de sa correspondance, de ses registres d'ordres, qui avaient été mis sous scellés, il publia un mémoire justificatif de sa conduite qui lui ouvrit les portes de sa prison. Incarcéré de nouveau, il publia un second mémoire dans lequel il retraçait en détail toute sa conduite et proclamait hautement son innocence. Le *Moniteur* commenta favorablement ce mémoire, ce qui lui valut d'être oublié dans sa prison. Il y languit longtemps, et ce fut la réaction thermidorienne qui le rendit à la liberté. Il demanda et obtint sa retraite et mourut obscurément en 1812, sans se plaindre, heureux d'avoir servi sa patrie au moment du danger. Faire son devoir suffit ; une récompense est inutile. Qu'importe si la République est ingrate, et un gouvernement oublieux, la Patrie et l'Histoire se souviendront.

Monnier (1758-1816).

Monnier est un enfant de Cavaillon. Il se trouvait

à Paris lorsque éclata la Révolution. Il embrassa les idées nouvelles avec enthousiasme, prit les armes à côté de Camille Desmoulins, le 14 juillet 1789, et servit ensuite comme volontaire dans la garde nationale parisienne jusqu'en 1792, époque à laquelle il fut nommé sous-lieutenant d'infanterie. Monnier gagne rapidement ses autres galons et, s'étant fait remarquer par sa bravoure à Lodi (11 mai 1796), il est promu général de brigade, après la bataille d'Arcole, le 17 novembre de la même année. Dans la campagne de Naples, en 1798, il prend d'assaut les forteresses de Civitella et de Pescara, et tombe frappé d'une balle qui le traverse de l'épaule droite à la mâchoire gauche. A peine rétabli, il est chargé du commandement d'Ancône et des pays circonvoisins ; en vingt jours, il prend sept villes d'assaut. Mais forcé de s'enfermer dans Ancône, attaqué par terre et par mer, sommé cinq fois de se rendre, il capitule après cent cinq jours de siège. La garnison, réduite à 1600 hommes, reçut les honneurs de la guerre et rentra en France.

Après le 18 brumaire, le premier Consul le nomma général de division et lui offrit une armure. Monnier prit part à la bataille de Marengo, puis alla établir la république cisalpine. Il emporte d'assaut Arezzo, montant le premier à l'escalade, et soutient dans les murs de cette ville un combat furieux où 1500 hommes sont tués. Il rejoint ensuite l'armée du général Brune sur le Mincio, où il est chargé de l'attaque du village de Pozzole, qu'il prend et reprend à quatre reprises différentes, et qu'il réussit enfin à conserver, malgré les efforts inouïs de l'ennemi. Dans cette affaire, il a un cheval tué sous lui. Peu de temps après, il va s'em-

parer de Vérone, qui se rend après cinq jours de siège, et la garnison autrichienne est prisonnière de guerre.

Disgracié par Napoléon en 1806, il se fit courtisan des princes proscrits oubliant qu'un soldat ne doit jamais troquer la franchise de son épée contre la vulgarité du courtisan. A peine monté sur le trône, Louis XVIII nomme Monnier chevalier de Saint-Louis, grand officier de la Légion d'honneur et enfin pair de France.

Monnier a été inhumé à Paris et, sur le marbre de sa tombe, on lit ces vers :

Pendant sept mois il défendit Ancône,
Et dans cinq jours il sut prendre Vérone.

Aultanne (1759-1828).

Les Fourniers d'Aultanne sont d'une famille de soldats célèbres jadis en Provence. *Joseph-Augustin* Fournier d'Aultanne, né à Valréas, entra au service comme cadet gentilhomme à l'âge de 16 ans ; il prit part aux campagnes de Champagne, des Pays-Bas et d'Allemagne. Général de brigade en 1799, il se trouve à la bataille de Zurich et de Hohenlinden. Sa conduite à Austerlitz et à Iéna lui valut le grade de général de division. Après le traité de Tilsitt, Napoléon le nomma gouverneur de Varsovie. Il fit également la campagne d'Espagne et, pendant quelque temps, commanda la province de Tolède.

Aultanne, après la chute de Napoléon, se rallia aux Bourbons et combattit son ancien maître, conduite peu digne d'un officier, d'un citoyen. Après la

seconde restauration, il se retira dans ses terres, à Valréas, où il est décédé en 1828. Son fils, qui était colonel, mourut d'une façon tragique. Il fut assassiné sur le terrain par un sergent, pendant qu'il commandait la manœuvre de son régiment.

Chabrau (1763-1843).

Joseph, comte DE CHABRAU, s'engagea en 1790. Trois ans après, il était caporal au 5e bataillon des Bouches-du-Rhône et, le 4 septembre 1796, il est promu au grade de général de brigade, sur le champ de bataille de Roveredo ! Avec son brevet, il reçut un sabre d'honneur sur lequel étaient gravés ces mots : « A l'adjudant-général Chabrau, avec le brevet de général de brigade, pour les batailles de Lodi, Lonato, Roveredo et Trente, le 10 vendémiaire an X. » Il était général de division en 1799.

Vérone venait de se révolter, Chabrau fut envoyé contre les insurgés, les battit et reprit la place. La modération dont il fit preuve, en cette circonstance, lui valut, peu après, une mission plus importante : il fut chargé de réprimer les troubles qui agitaient les départements des Bouches-du-Rhône, du Rhône et des Alpes, et il réussit, en alliant l'énergie à la douceur.

Après la bataille de Marengo, au gain de laquelle il avait largement contribué, Chabrau fut nommé gouverneur du Piémont et s'y fit remarquer comme un administrateur éclairé. En Espagne (1808 et 1809), il s'empare de Molinos et de Tarragone ; avec 400 hommes, il fait capituler 20,000 Espagnols. Peu après, Chabrau prit sa retraite, vint résider à Avignon et

mourut en 1843. Il était né à Cavaillon en 1763. Le courage s'unissait chez lui à la modestie ; les grands héros sont toujours simples.

Jullien (1764-1839).

Le général Jullien (*Louis-Joseph-Victor*), né à La Palud, fit presque toutes les campagnes de la Révolution. En 1798, il se distingue à Aboukir. Etant adjudant-général et commandant la place de Rosette, il n'obéit pas aux ordres de Marmont qui lui enjoignaient de quitter cette place et, après avoir repoussé les bandes du fanatique El-Madhy, il eut ainsi le bonheur de conserver cette forteresse. A cette occasion, il reçut de Bonaparte une lettre dans laquelle celui-ci lui disait : *Je vous félicite, citoyen commandant, de la belle conduite que vous avez tenue en ces circonstances difficiles ; vous avez rendu un grand service à l'armée.* Plus tard, Jullien fut préfet du Morbihan pendant 14 ans ; il avait reçu de Napoléon le titre de comte et une dotation. Son tombeau est dans une propriété de la famille, à La Palud.

Etienne André, dit le *Tambour d'Arcole* (1777-1838).

On ne peut oublier le nom d'Etienne André, plus connu sous le nom de *Tambour d'Arcole*. Né à Cadenet en 1777, *Etienne* André était encore un enfant quand la Révolution éclata. Cœur enthousiaste, épris de la liberté, il s'enrôla, dès l'âge de 15 ans, dans les bataillons de volontaires qui volaient à la défense de la patrie en danger.

Etienne débuta d'abord dans les campagnes d'Al-

lemagne, comme tambour dans la 51e demi-brigade, et fut un de ceux qui, lors de la retraite de Moreau, traversèrent le Danube à la nage. Quelque temps après, à Arcole, il passait le canal de même et battait la charge sous une grêle de balles, donnant ainsi l'exemple d'une rare intrépidité.

Plus tard, à Marengo, ayant sa caisse emportée par un boulet, il prit un fusil des mains d'un grenadier mort et fit le coup de feu comme un simple soldat.

Le Directoire lui décerna, comme récompense, deux baguettes d'or et, lors de la création de l'Ordre, Bonaparte le nomma chevalier de la Légion d'honneur (19 mai 1802). Etienne était alors tambour dans la garde consulaire.

Nommé, en 1830, tambour-maître à la garde nationale de Paris, il y fut toujours estimé pour sa bravoure, sa bonne conduite, et regardé comme une des vieilles gloires de nos armées.

A sa mort, qui survint en 1838, on lui fit des funérailles dignes de ses longs et glorieux services. Mais la reconnaissance de ses contemporains ne s'arrêta pas là. De son vivant, un abus de confiance lui ayant fait perdre le fruit de ses économies, une souscription fut ouverte à Paris et dans Vaucluse pour subvenir aux besoins de sa veuve et de sa fille qu'il laissait, en mourant, dépourvues de toutes ressources.

Etienne a été digne de figurer, par son courage et ses exploits, sur le fronton du Panthéon. Il n'est pas moins digne aujourd'hui de la statue que ses compatriotes et l'armée entière, par un souscription autorisée, lui ont érigée dans sa ville natale, rachetant ainsi l'oubli qui trop longtemps s'était fait sur son nom.

Le petit Tambour d'Arcole sera un modèle de patriotisme pour ses jeunes compatriotes et « battra le rappel dans leur mémoire ».

Viala (Joseph-Agricol) (1780-1793).

A côté de la vie de bravoure du petit Tambour d'Arcole, l'héroïsme du jeune Viala, cet enfant de



13 ans mourant pour la défense de la République, est à donner aussi comme exemple.

Joseph-Agricol Viala est né à Avignon en 1780.

Le 17 juillet 1793, les royalistes du Midi, soulevés contre le gouvernement républicain, s'étaient rendus maîtres de la rive gauche de la Durance et marchaient

sur Avignon. Les patriotes de Vaucluse essayèrent de leur barrer le passage; mais, inférieurs en nombre, ils ne purent les empêcher de s'emparer des pontons. Couper les câbles était le seul moyen de rendre les pontons inutiles et d'empêcher ou, du moins, de retarder le passage de la rivière. L'entreprise semblait impossible, car il fallait avancer sous un feu terrible et courir à une mort certaine. On demande un homme de bonne volonté ; un enfant de 13 ans, Agricol Viala, commandant une petite garde nationale dite « l'Espérance de la Patrie », se présente ; on le repousse avec dédain. Alors Viala s'empare d'une hache, et s'échappant des mains qui veulent le retenir, il s'élance seul vers les pontons. Avec son petit mousquet, il fait feu quatre fois sur l'ennemi, puis, arrivé au poteau qui retient l'amarre, il jette son fusil et attaque le câble à coups de hache. Les balles pleuvaient autour de lui ; une d'elles l'atteint malheureusement à la poitrine ; il tombe en criant : « Je meurs pour la liberté ». Le câble ne fut néanmoins pas coupé, et les royalistes purent passer le fleuve et occuper Avignon, d'où ils furent chassés, quelques jours après, par Bonaparte,

Mais l'héroïsme de Viala souleva, dans toute la France, un indescriptible enthousiasme. Il fut célébré, en prose et en vers, sur les théâtres, dans les écoles, dans les sociétés populaires, et tout le monde connaît la strophe du *Chant du Départ :*

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie,
Ils sont morts, mais ils ont vécu !...

La Convention, après avoir entendu Robespierre raconter l'exploit du jeune héros, décréta, le 30 prai-

rial, que l'urne du glorieux Viala serait transportée au Panthéon et que l'Assemblée nationale assisterait à cette cérémonie.

Elle décida, en outre, qu'une gravure représentant cet acte d'héroïsme serait envoyée dans toutes les écoles de France, afin que chacun apprît, dès l'enfance, que le dévouement à la Patrie est le plus sacré des devoirs.

Un buste du glorieux enfant figure au musée de sa ville natale. Le héros est représenté, frappant de ressemblance, tête nue, avec l'habit de garde national et une hache suspendue à la ceinture.

Plusieurs écoles possèdent une reproduction de cette œuvre comme pendantau buste du jeune Barra, ce petit soldat de l'an II, mort également pour la défense de la liberté.

MARINS.

Commencée par Crillon, cette longue liste, cependant bien incomplète, des soldats de Vaucluse, ne pouvait être plus glorieusement close qu'avec le nom de Viala. Mais ce n'est pas seulemeut sur la terre ferme que les descendants des valeureux *Cavares* ont montré leur courage et leur amour des combats. Ce département compte aussi de vaillants marins. Nous citerons seulement le plus connu d'entre eux :

Augier (d') (1764-1834).

Le comte d'Augier est né a Courthéson en 1764. Il était enseigne de vaisseau en 1789. Bonaparte, qui avait reconnu en d'Augier un esprit vif et observateur, lui confia plusieurs commandements importants ; en 1806, il reçut l'ordre d'aller jusqu'à Venise en explorant tout le littoral de l'Adriatique.

Il remplit cette mission à la satisfaction de l'Empereur, après avoir maintes fois échappé à la poursuite des croiseurs anglais. — En Espagne, d'Augier commande les marins de la Garde, et le général Foy raconte qu'avec 300 marins il sauve une partie de l'armée, à la bataille de Baylen.

De retour en France, d'Augier sollicite sa retraite ; mais l'Empereur ne voulut pas se priver de ses services ; il le nomma à la préfecture maritime de Lorient et lui dit publiquement, dans la salle des Maréchaux : « Je sais l'éloge que les généraux ennemis ont fait de vous et des hommes de fer que vous commandiez. Cet éloge d'un ennemi en vaut bien un autre, M. d'Augier. » A la Restauration, il fut nommé contre-amiral ; et, pendant 14 ans, la ville d'Avignon le choisit pour son représentant à la Chambre des députés. Lorsqu'il mourut, en 1834, il était commandeur de Saint-Louis, grand officier de la Légion d'honneur et vice-amiral.

ÉCRIVAINS.

De tout temps la ville des Papes a été un foyer intellectuel et artistique rayonnant sur la Provence et sur la France entière. Sous ce beau soleil du Comtat, dans ce pays fortuné, les poètes éclosent comme par enchantement.

Les poèmes qui ravissaient l'Europe du XIVe siècle étaient composés dans le Comtat, et Pétrarque y chantait la beauté d'une Vauclusienne. Quelle riche moisson de poètes et d'écrivains sans cesse renaissante ! Il faut choisir cependant.

Saboly (1614-1675).

L'ancien maître de chapelle de l'église Saint-Pierre d'Avignon pourrait être classé au rang des musiciens. Il n'y ferait pas trop mauvaise figure. Mais il est encore mieux à sa place comme poète à la fois provençal et français.

Nicolas SABOLY est né à Monteux, village des environs de Carpentras ; protégé du cardinal Alexandre Bichi, évêque de cette ville, il obtint la place de deuxième bénéficier de l'église collégiale de Saint-Pierre d'Avignon. C'est alors que commence sa réputation de musicien et de poète, et qu'il écrivit ces « noëls », chefs-d'œuvre de grâce et de naturel, auxquels il doit sa célébrité.

Les noëls de Saboly doivent être, en effet, considérés comme les chefs-d'œuvre du genre, comme des modèles de grâce et de naïveté. Aussi sont-ils encore populaires dans toute la Provence.

Parmi ces noëls, il en est trois qui méritent principalement d'être signalés. Ce sont :

Bergié qu'habitas din la plano (Bergers, qui habitez la plaine).

Per noun langui long dou camin (Pour non languir le long de la route).

Diéou vous garde nostre mestré (Dieu vous garde, notre maître).

Nous ne saurions mieux faire, pour compléter cette biographie, que de citer un extrait de la préface « di Nouvé de Saboly », où Frédéric Mistral, en sa langue colorée et poétique, qui perd à être traduite, parle ainsi de ce Vauclusien :

« Saboly est le troubadour du pauvre monde, le chantre de la crèche, de l'âne, de la bergerie, du froid, du haillon et de la misère ; et son bonheur, son triomphe est, tout en la relevant, de faire rire la misère.

Saboly n'a imité personne dans aucune littérature.

Sa langue est toujours pure, sa pensée claire, sa rime riche, son vers ciselé et coulant de source.

Mais.

Viras l'aigo, pichot, li pra an prooum bégu (1). »

Ajoutons qu'en 1875, à l'occasion du 2e centenaire de la mort de Saboly, la petite ville de Monteux érigea sur la place publique le buste en bronze du spirituel et gracieux noëlliste.

Roubaud (1730-1798).

L'abbé Roubaud, économiste distingué qu'une cruelle maladie vint interrompre en pleine floraison de talent et l'empêcher d'obtenir la réputation que méritait son savoir, est né à Avignon. Tout jeune, il cou-

(1) « Détournez l'eau, petits, les prés ont assez bu. »

rut à Paris et ne tarda pas à se faire remarquer par son intelligence au milieu des Economistes, dans le parti desquels il se jeta avec ardeur. Exilé, en 1775, pour avoir trop hardiment censuré les abus, il fut rappelé, l'année suivante, par Necker et reçut une pension. Son principal ouvrage est une histoire, en cinq volumes, de *l'Asie*, de *l'Afrique* et de *l'Amérique*.

Aude (Joseph) (1755-1841).

Joseph Aude est né à Apt ; il fut d'abord secrétaire du marquis de Caraccioli, vice-roi de Sicile, puis secrétaire particulier de Buffon. A la mort de cet homme illustre, il se consacra presque exclusivement au théâtre. Il a composé près de cinquante pièces qui furent jouées sur les principaux théâtres de Paris, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliées. La fécondité était la principale et malheureusement presque la seule qualité de cet écrivain.

Castil-Blaze (1784-1857).

Fils d'un notaire d'Avignon, qui se délassait des travaux de sa charge en faisant des sonates, des messes à plusieurs voix et même des opéras, Castil-Blaze, originaire de Cavaillon, cumula lui aussi. Il composa plusieurs opéras et popularisa en France les œuvres de Mozart, de Weber et de Rossini. Mais il est surtout connu par ses ouvrages de critique, par le *Robin des bois* et par son fils.

Blaze de Bury (1813-1888).

Ange-Henri Blaze, dit *de Bury*, peut être considéré comme un des critiques d'art les plus distingués de notre siècle. Il commença, en 1836, une collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'a

cessé qu'à sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages, il faut citer : *Meyerbeer et son temps*, *Jeanne d'Arc*, *La société au temps d'Auguste* , *Salons de Vienne et de Berlin*, etc.

Pendant près d'un demi-siècle, ses articles de critique musicale étaient, pour ainsi dire, des articles de foi pour la plupart des théâtres lyriques de l'Europe entière.

Malheureusement, il manquait d'impartialité et ne reconnaissait guère de talent qu'aux musiciens de son école.

Gasparin (Agénor) (1810-1871).



Agénor-Etienne DE GASPARIN est le fils du célèbre agronome dont nous avons parlé au début de ce livre. Il a publié de nombreux ouvrages de critique historique, de sociologie et de science politique,

dont les principaux sont : *Esclavage et traite* (1838), dans lequel il se montra partisan ardent de l'abolition de l'esclavage ; *Discours politiques ; Luther et la Réforme ; Paroles de vérité ; Pensées de liberté ; La Famille*, etc.

Le comte de Gasparin était un écrivain distingué, et ses ouvrages de philosophie et d'histoire avaient autrefois un grand intérêt.

De Pontmartin (1811-1890).

Le comte *Armand-Ferrard* DE PONTMARTIN, né à Avignon, est un des littérateurs les plus marquants de notre époque.

Il a publié une quantité incroyable de contes, nouvelles et romans, dont quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre. Nous citerons notamment les *Jeudis de Mme Charbonneau*, mordante satire du grand monde, qui fit, lors de son apparition, crier bien des gens. Pendant plus de vingt ans, il publia, chaque semaine, dans la *Gazette de France* une causerie qui forme aujourd'hui une abondante collection de critiques littéraires dans le genre de celles de Sainte-Beuve, son adversaire irréconciliable.

Royaliste, légitimiste ardent, la comte de Pontmartin ne voyait de salut, pour la France, que dans la restauration de la monarchie des Bourbons. Ce parti pris lui a fait commettre des injustices littéraires qui gâtent trop souvent son œuvre.

Théodore Aubanel, poète du *Félibrige* (1838-1886).

« Aujourd'hui, ô ma Provence, tu peux prendre « le deuil ! Voici qu'il est mort celui qui jeta sur ta « langue, sur la langue de ton peuple une incompa- « rable splendeur !...

« Aujourd'hui, ô poésie haute et pure, va, tu peux « prendre le deuil ! Il est mort celui qui posa sur ton « front la plus fraîche des couronnes qu'ait jamais « tressées un poète du Midi...

« Aujourd'hui, ô cité d'Avignon, va, tu peux pren- « dre le deuil !... Peuple d'Avignon, jette, jette des « fleurs sur cette pierre sépulcrale, parce que là gît « ton grand poète national !...

« Pauvre Aubanel, adieu !... »

Ainsi chantait, sur la tombe entr'ouverte de Théodore Aubanel, le plus grand et le plus aimé des poètes de la Pléiade félibréenne. Ainsi Mistral pleurait, dans ces superbes strophes, la disparition d'une des lumières les plus pures et les plus vives du *Félibrige.*

Le Félibrige, F. Mistral l'a dit lui-même, c'était pour le petit groupe d'amis enthousiastes qui l'avaient fondé, en 1837, « un évangile provençal contenant, dans ses pages, la révélation du beau, du naturel, du patriotique ; c'était la reconquête de tout ce qui était à eux. »

— Nous avions vingt ans, ajoute-t-il ; le hasard, ou plutôt cette étoile que nous devions, quelque jour, nous choisir pour patronne, avait fait qu'à l'entour des murs d'Avignon, nous nous étions rencontrés un petit cercle de poètes, tous enfants du peuple, tous passionnés dans une inspiration commune pour le

relèvement de notre langue populaire. Et, — sans les nommer, vous les connaissez tous, — tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, nous nous réunissions le dimanche, et en avant de chanter et de dire des vers et de nous attiser vers l'idéal les uns les autres! Nous avions même fait une chanson, un hymne de fête, où nous disions:

Nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères,
Nous sommes les chanteurs du pays !
Tout petit enfant aime sa mère,
Tout oiselet aime son nid.
Notre ciel bleu, notre terroir
Sont pour nous autres un paradis.

Siam tout d'ami, mai tout de fraire,
Sian li cantaire d'ou païs!
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout ouceloun amo soun nis.
Noste cèu blu, noste terraire
Soun per nous autre un paradis!

Ils étaient sept; et Théodore Aubanel était un des sept fondateurs du Félibrige.

Ses poésies, à quelque heure de sa vie qu'on les étudie, se distinguent par cette fraîcheur de jeunesse et ce parfum suave d'honnêteté qu'accompagnaient des sentiments de piété sincère et profonde.

Le premier livre qu'il publia s'appelle *la Miougrano entreduberto*, « la Grenade entr'ouverte ». Il contient des pages « brûlantes, émues, palpitantes, ingénues et chastes ».

Dans ses courses à travers le pays du soleil, Aubanel rêvait volontiers et observait.

Un jour, il rencontre une enfant montée sur un âne. La rencontre est vulgaire; le poète en tire une fraîche et ravissante idylle:

. . . .

N'èro ren qu'uno enfant dessus un ase gris
Que de-long d'un draiôu anavo plan-planeto ;
Et per lou proumié cop vesiéu la chatouneto
Que, segur, m'avié jamai vist

Es vers la Font-di-Prat que venié ; se rencontro
Qu'èro estré lou camin pèr passa touti dous
E la chato diguè : — Jouvent, avisas-vous ;
L'ai reguigno ! — Et me rigué contro.

— Tenès, passas davans ! — E, per delice, alor,
La regarde e m'aplante, e vaqui que s'arrèsto...
Une rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto,
Mai, pèr l'enfant, virè moun cor.

Ce n'était rien qu'une enfant sur un âne gris
Qui le long d'un sentier s'en allait doucettement,
Et, pour la première fois, je voyais la bachelette
Qui, bien sûr, ne m'avait jamais vu.

C'était vers la Fontaine-des-Prés qu'elle venait ; il se trouve
Que le chemin était étroit pour passer tous deux,
Et la fille dit : « Jeune homme, prenez garde,
« L'âne rue ! » — Et elle me rit au nez !

— Tenez, passez devant. — Et avec joie, alors,
Je la regarde et m'arrête, comme elle.
Une reine peut-être m'aurait tourné la tête,
Mais l'enfant attendrit mon cœur.

Suit le portrait de l'enfant que le poète achève par cette strophe :

Per lis èr, pèr lou biais e pèr la majesta
N'ai pas vist coumo acô, d'enfant, dins li grand vilo ;
Poudès cerca long-tèmps, poudès cerca sus milo
Tant d'innoucènço et de bèuta !

— Ma mignoto, coume es toun noum ? — Vous lou vàu dire :
Li gent me dison Roso, e ma maire Rouset.
— Et toun ase, coume èi que iè dison ? Blanquet ?...
L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti gent n'an que tu ?
— Siéu l'einado de cinq. — Tu l'einado, jouineto ?
— Un que s'envai soulet, un encaro que teto,
Emé dous autre pèr dessu !

— T'an après à legi ? Sies estado à l'escolo ?
— Oh si ! — Ta communioun ? — L'ai facho l'an passa.
— E mounte vas ? — Mi gènt meissounon, sian pressa ;
M'envau au plan, derrié la colo.

Et l'enfant virè net dintre li pinatèu.

Pour l'air, pour la tournure et pour la majesté,
Je n'en ai pas vu comme cela, d'enfant, dans les grandes villes ;
Vous pouvez chercher longtemps, vous pouvez chercher sur mille
Tant d'innocence et de beauté !

Ma mignonne, comment te nommes-tu ? — Je vais vous le dire :
Les gens m'appellent Rose et ma mère Roset.
— Et ton âne, comment est-ce qu'on le nomme ?... Blanquet ?
L'enfant se met à rire.

— As-tu des frères, as-tu des sœurs, ou ta famille n'a-t-elle que toi ?
— Je suis l'aînée de cinq. — Toi l'aînée, jeunette ?
— Un qui marche seul, un qu'on nourrit encore,
Avec deux autres par surcroît.

— T'a-t-on appris à lire ? Es-tu allée à l'école ?
— Oh oui ! — Et ta communion ? — Je l'ai faite l'an passé.
— Et où vas-tu ? — Mes parents moissonnent, nous sommes pressés !
Je m'en vais à la plaine, derrière la colline !

Et l'enfant tourna net dans les jeunes pins...

Peut-on rencontrer rien de plus frais et de plus candide ?

La seconde partie du livre est intitulée *l'Entre-lueur*.

Qu'est-ce à dire ? Roumanille, l'ami d'Aubanel, le félibre du « mas de Saint-Remy de Provence, qui se cache au milieu des pommiers », s'est chargé de nous l'expliquer :

« Si passant, au mois de juin, sous les remparts d'Avignon, vous avez vu coucher le soleil, vous devez

connaître les splendeurs du Rhône sous le pont antique de Saint-Bénézet : on dirait un manteau de prince, rouge et resplendissant, tout déchiré de coups de lances et qui flotte et qui flambe... »

« Ayez, dit-il encore, ayez une haie de rosiers, de lilas ou de myrtes ; ce sera bien grand hasard s'il n'y sort à travers quelques surgeons de prunellier, de chèvrefeuille ou de pervenche ; et regardez la mer : quand le mistral la trousse, la fouette et la retourne, vous verrez toujours entre les vagues monstrueuses quelque clapotis rieur où le soleil se mire. Ainsi, entre les chants de Théodore Aubanel, y a-t-il encore des chants de paix, de consolation... Mais alors, comme il s'abreuve aux fraîches sources de la majestueuse et calme nature ! Il boit le soleil comme un lézard ; l'haleine suave de la forêt fait dresser sa narine. Chante-t-il les faucheurs ? il semble tenir la faux en main ; chante-t-il les pêcheurs ? il semble jeter lui-même le filet... »

Chez Aubanel, les chants de tristesse même s'imposent à l'admiration de ceux qui le connaissent : « *Lou lumé* (la lampe), la *blodo négro* (la blouse noire), la *fam* (la faim), etc., que contient la troisième partie de la Miougrano, *Lou libré de la mort*, « Le livre de la mort. »

N'allez pas croire cependant qu'il ne fût point à l'occasion un gai et joyeux félibre ; Mistral l'a raconté. — Dans nos fêtes félibréennes, dans ces agapes joyeuses et sacrées où idéalement nous voyions notre Provence blanchie dans l'azur, comme la fille du soleil, comme la mère de l'art et comme le symbole de toute poésie, qu'y avait-il de plus gai, de plus enthousiaste que le félibre Aubanel ?

Il fallait l'entendre quand, devant son verre, il disait :

Ami, la pouésio es coume lou souléu :
Trelusis sus lou mounde e l'escaufo et fai viéure ;
Dins touti li pais touti podon lou béure,
Aquéu souléu di jouine e di fort e di béu.

Amis, la poésie est comme le soleil :
Elle luit sur le monde et l'échauffe et fait vivre ;
Dans tous les pays, tous peuvent le boire
Ce soleil des jeunes, des forts et des beaux.

« On nous traite de fous, disait-il à Avignon, au centenaire de Pétrarque ; ah ! sûrement nous sommes fous de notre ciel, de notre terre, fous de notre chaud soleil, de la grâce de notre langue ! Et nous voulons chanter dans le doux parler de nos berceaux et de nos mères, dans ce langage divin qui a été le renouveau de toutes les littératures du Midi, — tant pis pour ceux qui l'ont oublié ! »

Un tel enthousiasme ne pouvait qu'être fécond. Théodore Aubanel composa alors son second volume, qui ne fut imprimé que pour quelques amis, en 1885, et dont Mistral a dit : — C'est un étincellement, c'est un véritable écrin de pierres précieuses où notre Provence, quand elle voudra se faire belle, pourra puiser à mains pleines.

C'est là que sont *Les Forgerons*, merveilleux coup de pinceaux dédié à Alphonse Daudet. Celui-ci disait un jour :

— Quand je vois s'éteindre en moi le sentiment de la lumière, je relis *Li Fabre*, et il se rallume soudain à cette flamme incandescente :

. . . .

L'encendi s'atubo au tremount.
D'une bataio de demoun

Dirias, de fes, lou luert au rouge ;
Dirias dins li nivo espouti
Que de manescau fantasti
Tabason sus lou souléu rouge.

L'incendie s'allume au couchant ;
D'une bataille de démons
Vous diriez parfois le choc farouche ;
Vous diriez, dans les nuages écrasés,
Que des forgerons fantastiques
Frappent, à grands coups, le soleil rouge.

Le Félibre de la Grenade, comme l'appelaient ses amis, chantait encore quand il mourut.

« Sentant venir son heure, quatre jours avant sa mort, dans un dîner d'amis qu'il fit le long du Rhône en face d'Avignon, sa ville bien-aimée, sous les grands arbres de cette Berthelasse qui était le bois sacré des muses avignonnaises, lui, véritable cygne, voulut redire toutes ses créations les plus hautes et voulut rechanter tous ses plus beaux chants. »

Aubanel avait été frappé d'apoplexie la veille de la Noël de l'an 1885.

De ce moment son amour du prochain avait repris une ardeur nouvelle. Si, parfois, un dissentiment, une divergence d'opinions, se produisait autour de lui, il s'appliquait à rétablir la concorde, disant :

« Ne parlons plus de cela ; parlons de ce qui unit et non de ce qui divise. »

Quand une seconde attaque vint inopinément le frapper, Aubanel eut le pressentiment de sa disparition prochaine : « Ah ! cette fois, dit-il, c'est fini, c'est bien fini ! »...

Deux ans après sa mort, la France sembla vouloir, comme dans un hommage général, honorer en Théodore Aubanel la renaissance de la poésie provençale.

Le buste en bronze du Félibre, œuvre de l'habile statuaire Leroux, posé sur un piédestal de granit taillé par Antoine Grisolas, fut inauguré solennellement sur la place de l'église de Sceaux, près de celui de Florian, par les félibres de Paris, avec le produit d'une souscription à laquelle avait pris part M. le ministre de l'instruction publique.

La ville natale du poète, son Avignon pour lequel il avait un attachement tout filial, a voulu lui payer aussi son tribut d'hommage et d'admiration en donnant le nom de Théodore Aubanel à l'une des rues principales de la vieille cité papale, la rue Saint-Marc, celle où il naquit et où il vécut les belles années de son enfance et de sa jeunesse.

On a, depuis, élevé sur la place Saint-Didier, au centre de la ville, un superbe monument au félibre de la *Grenade* et des *Filles d'Avignon*, à l'auteur des vers patriotiques d'après 1870.

Ce monument, dû encore au ciseau de M. Leroux, représente le buste en bronze du poète, sur une pyramide qui porte sa devise :

« Quan canto soun mau encanto, »

et sur le devant de laquelle se détache, sous la forme d'une jeune femme, la *Provence* offrant une palme à son bien-aimé poète.

J'ajoute que *lou Felibre de la Miougrano*, ancien administrateur des hospices, ancien juge au tribunal de commerce, etc., était officier d'Académie, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

Rien ne manque donc à cette gloire de la poésie provençale, qui, pour d'autres considérations, n'a pas été, cependant, sans détracteurs et sans ennemis.

ORATEURS.

La famille de Mirabeau était originaire du Comtat, et le « vieux château de Mirabeau qui domine la Durance fut comme l'aire où le jeune aiglon essaye ses forces. » Mais Mirabeau, étant né dans le Loiret, ne peut figurer ici.

En revanche, nous y plaçons son plus redoutable adversaire à l'Assemblée nationale, l'abbé Maury.

Maury (1746-1817).

L'abbé *Jean-Siffrein* Maury, né à Valréas en 1746, était fils d'un cordonnier. Après avoir fait ses études successivement au séminaire de Sainte-Garde, puis à celui d'Avignon, il partit pour Paris, poussé par un secret instinct.

Travailleur opiniâtre, il présenta, peu de temps après son arrivée à la capitale, un éloge de Fénelon, qui lui valut le second prix d'éloquence à l'Académie française. Vers la même époque, ayant reçu les ordres, il prêcha avec succès et se révéla orateur sacré dans ses Panégyriques de saint Louis et de saint Augustin. Il devint prédicateur du roi et entra à l'Académie, en 1785, après avoir prononcé un nouveau panégyrique de saint Vincent de Paul, qui eut un grand retentissement.

Elu député du clergé de Péronne aux Etats généraux de 1789, il fut amené par ses fonctions à se consacrer tout entier à la défense de la monarchie

et du clergé, bien qu'il eût reconnu les abus de l'ancien régime et jugeât cette cause perdue.

Une magnifique lutte oratoire ne tarda pas à s'établir entre lui et Mirabeau, et plus d'une fois il tint tête, non sans bonheur, au fougueux orateur du tiers état. S'il n'avait pas l'éloquence et l'énergie de Mirabeau, Maury avait du moins une grande facilité d'élocution, jointe à une logique serrée. Il avait, en outre, une connaissance profonde de toutes les questions : guerre, finances, commerce, etc., et une admirable présence d'esprit à laquelle il dut, pendant la Révolution, plusieurs fois sa vie.

Voici, d'ailleurs, le portrait qu'en a fait Lamartine dans son Histoire des Girondins :

« Maury, façonné de bonne heure aux luttes de la polémique sacrée, avait aiguisé et poli l'éloquence qu'il devait porter à la tribune. Sorti des derniers rangs du peuple, il ne tenait à l'ancien régime que par son habit ; il défendit la religion et la monarchie comme deux textes qu'on avait imposés à ses discours. Sa conviction n'était qu'un rôle, tout autre rôle eût aussi bien convenu à sa nature. Mais il soutenait avec un admirable courage celui que sa situation lui faisait. Nourri d'études sérieuses, doué d'une élocution abondante, vive et colorée, ses harangues étaient des traités complets sur les matières qu'il discutait. Seul rival de Mirabeau, il ne lui manquait pour l'égaler qu'une cause bien nationale et plus vraie ; mais le sophisme des abus de l'ancien régime ne pouvait pas revêtir des couleurs plus spécieuses que celles dont Maury colorait l'ancien régime. L'érudition historique et l'érudition sacrée lui fournissaient ses

arguments. La hardiesse de son caractère et de son langage lui inspirait de ces mots qui vengent même une défaite. Sa belle figure, sa voix sonore, son geste impérieux, l'insouciance et la gaîté avec lesquelles il bravait la tribune, arrachaient souvent des applaudissements même à ses ennemis... Une seule chose manquait à l'abbé Maury : l'autorité morale de sa parole. On sentait l'acteur dans l'homme, l'avocat dans la cause ; l'orateur et la parole n'étaient pas un. »

L'abbé Maury ne sut pas, malheureusement, se tenir à l'écart des intrigues contraires à l'intérêt public. Pendant quatre mois, il combattit avec ténacité et véhémence le projet de réunion à la France d'Avignon et du Comtat Venaissin. L'Assemblée constituante ayant cédé ses droits à l'Assemblée législative, l'abbé Maury se réfugia à Rome, où le pape Pie VI le nomma évêque, puis cardinal. En 1810, ayant fait sa soumission à l'Empereur, il fut nommé archevêque de Paris, malgré la défense du pape. Chassé de son siège à la Restauration, Maury retourna à Rome, où le pape, pour le punir de sa désobéissance, le retint plusieurs mois prisonnier au château Saint-Ange. Réconcilié avec le souverain pontife, il mourut à Rome, dans la retraite, en 1817.

On a publié après sa mort ses œuvres choisies, en 5 volumes, parmi lesquels on trouve l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, ouvrage très remarquable, qui a eu de nombreuses éditions.

ELOQUENCE SACRÉE

Quoique abbé, évêque et cardinal, Maury s'étant surtout montré grand orateur à la tribune politique, nous ne l'avons pas rangé parmi les orateurs de la chaire, mais cette place sera dignement occupée par trois prédicateurs célèbres, et en premier lieu par Esprit Fléchier.

Fléchier (1632-1710).

Esprit Fléchier est né à Pernes, d'une famille d'artisans ou, plus probablement, d'une famille noble que des revers avaient ruinée.

A l'âge de 16 ans, il entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne dont son oncle maternel Audiffret était le général. Ordonné prêtre en 1657, il fut nommé professeur de rhétorique à Narbonne, charge dont il s'acquitta avec distinction. Il revint ensuite à Paris, où il se fit remarquer à l'hôtel de Rambouillet par son esprit et son éloquence.

En « précieux » très goûté, il prolongea jusque assez tard une jeunesse fort innocemment mondaine, tout occupée de vers latins et français sur les événements du jour. Mais ses moindres productions étaient travaillées avec soin, et la délicatesse exquise de la forme était le plus vif souci de son esprit.

Cependant ce qui devait fonder la grande réputation de Fléchier, ce furent ses sermons et surtout ses oraisons funèbres. Dans ce genre, il peut être placé immédiatement à la suite de Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, les grands orateurs sacrés de son siècle.

« La postérité doit estimer en lui, dit un critique, une éloquence ornée sans recherche, pompeuse sans emphase, et fleurie sans fadeur. Un feu pur et doux l'anime ; une imagination réglée la colore. Il sait assortir les nuances du sentiment et de la pensée, caresser l'oreille et charmer l'esprit par l'heureux



choix des mots et l'harmonie d'une période savante. Mais son talent coquet et compassé vise trop aux applaudissements ; il fait montre de son art, et l'on retrouve dans tous ses discours l'abbé disert qui avait enseigné la rhétorique. »

Quoi qu'il en soit, les oraisons funèbres de Fléchier portèrent haut sa réputation et lui ouvrirent les portes de l'Académie en 1675.

Les principales oraisons funèbres qu'il prononça sont celles de Mme de Montausier, de Turenne, de Lamoignon, de Marie-Thérèse, du chancelier Le Tellier, du duc de Montausier. Dans celle de la duchesse de Montausier, prononcée le 2 janvier 1672, Fléchier est amené à parler en termes élogieux de l'hôtel de Rambouillet et de celle qui, par la délicatesse de son esprit et la bonté de son cœur, en faisait le plus bel ornement.

En 1685, à l'âge de cinquante-trois ans, Fléchier fut élevé à l'épiscopat. Louis XIV, en le nommant, s'excusa de l'avoir fait attendre sous le prétexte qu'il ne pouvait se résoudre à l'éloigner de sa personne. Il l'envoyait à l'évêché de Lavaur dans les Cévennes. Fléchier s'attacha si fort à ce siège obscur que, trois ans après, il fallut un ordre exprès du roi pour le décider à le quitter. Fléchier était appelé à l'évêché de Nîmes. Dans ce diocèse, où les calvinistes venaient de se soulever après la révocation de l'édit de Nantes, il sut se concilier par sa bonté et sa douceur l'affection générale. Pendant la disette qui suivit le terrible hiver de 1709, il distribua la plus grande partie de sa fortune aux malheureux, ne faisant aucune distinction entre protestants et catholiques.

Mais ses devoirs de l'épiscopat ne lui firent pas oublier le culte des lettres et de l'éloquence sacrée. Dans son diocèse de Nîmes où il resta jusqu'à sa mort, il avait fondé une société littéraire, et son palais était une sorte d'académie où il s'appliquait à former des orateurs pour cette chaire qu'il avait illustrée.

Fléchier mourut à Montpellier, à l'âge de 78 ans. Il a laissé un ouvrage qui n'a paru que de nos jours

et qui a pour titre : *Les grands jours d'Auvergne*. C'est la relation d'un voyage qu'il fit en Auvergne et une peinture, pleine de verve et d'esprit, des ridicules de cette province.

Quoique Fléchier ne soit plus guère lu de nos jours, il n'en reste pas moins un des plus ingénieux talents, un des plus grands esprits de son siècle.

Poulle (1702-1781).

Ce prédicateur célèbre au XVIIIe siècle et que ses contemporains n'hésitaient pas à comparer à Massillon, naquit à Avignon. Dans sa jeunesse, il écrivit divers poèmes qui furent couronnés aux jeux floraux. Magistrat promis à un bel avenir, il quitte la robe et embrasse l'état ecclésiastique.

Il se rend à Paris en 1733 et se consacre à la prédication. Ses débuts eurent un retentissement extraordinaire. L'abbé Poulle n'écrivait jamais ses sermons; on n'en a que onze de lui, qu'il dicta, sur les instances de son neveu, prévôt de la cathédrale d'Orange, quarante ans après les avoir prononcés.

Parmi ceux-là se trouvent les deux fameuses *Exhortations de charité,* qui fondèrent sa réputation. L'une fut prêchée au Grand-Châtelet, en faveur des prisonniers, la seconde dans une assemblée religieuse, en faveur des enfants trouvés. Il serait difficile de se faire une idée de l'émotion extraordinaire que ces discours soulevèrent, aussi bien dans Paris qu'à la cour.

Peu de temps après, le roi le récompensait en lui donnant l'abbaye de Nogent-sous-Concy, où il mourut à l'âge de 79 ans.

Boulogne (1749-1825).

Etienne-Antoine DE BOULOGNE, né à Avignon, le 26 décembre 1749, fut un des plus éloquents prédicateurs du XVIIIe siècle et l'émule de l'abbé Maury. Ses études à peine terminées au séminaire Saint-Charles d'Avignon, il vient à Paris, et peu après est nommé prédicateur du roi.

Il combat la Révolution, est arrêté après le 10 août, s'évade de sa prison, mais est de nouveau arrêté quelques mois plus tard et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Il trouve moyen d'attendrir et de convaincre ses juges par un éloquent plaidoyer et il est remis en liberté.

Après le Concordat, auquel il adhéra, Napoléon le nomma son chapelain, puis évêque de Troyes ; mais, à la suite de l'arrestation de Pie VII, il donna sa démission et adressa des remontrances à l'Empereur, qui le fit arrêter et détenir à Vincennes jusqu'en 1814. La Restauration le délivra, et il mourut, en 1825, archevêque de Vienne et pair de France.

SAVANTS.

Elle est fort longue la liste des savants de tout ordre, inventeurs, ingénieurs, médecins, archéologues, chimistes, etc., qui ont illustré, par leurs travaux et leurs découvertes, le département de Vaucluse. Citons les principaux.

Pagan (1604-1665).

Blaise-François, comte DE PAGAN, aurait pu figurer

avec honneur dans les galeries de soldats dont s'honôre le département de Vaucluse ; mais il est surtout connu par ses travaux comme ingénieur militaire ; sa place est donc marquée ici. Pagan est né d'une noble famille d'Avignon.

A peine âgé de 12 ans, il commença de porter les armes et montra une valeur au-dessus de son âge. Au passage des Alpes, lorsque le duc de Nemours faisait le siège de la ville de Mantoue, il entreprit à la tête d'*enfants perdus* d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait dans la place, il entraîne ses compagnons en criant : « Voilà le chemin de la gloire ! » et cette vaillante troupe ayant forcé, par derrière, les barricades qui arrêtaient la marche de l'armée, la ville fut obligée de se rendre.

En 1633, il accompagne Louis XIII au siège de Nancy et dirige avec la plus grande habileté les travaux d'investissement. Quelques années après, il était nommé maréchal de camp. Le comte de Pagan, qui avait perdu un œil au siège de Montauban, devint complètement aveugle au moment où il se préparait à partir en mission pour le Portugal. C'est alors qu'il se livra tout entier aux savants travaux qui ont fait sa réputation. Il avait déjà tracé, à la demande du roi, un projet de fortifications pour la ville de Paris. Quoique aveugle, il continua de s'appliquer à l'étude des mathématiques, qu'il avait toujours cultivées avec succès. Sa maison devint alors une espèce d'académie où se réunissaient tous les savants et les littérateurs de l'époque, attirés par sa politesse et le charme de sa conversation.

Son beau *Traité des fortifications* parut en 1645. Le grand nombre de sièges auxquels Pagan avait assisté lui avait fourni l'occasion de remarquer les défauts du système de fortifications alors en usage, et il tâcha d'y remédier. « On peut dire, écrit Leblond, sans rien diminuer de l'estime que l'on a pour les illustres ingénieurs qui l'ont suivi, qu'ils n'ont presque fait que perfectionner sa construction et corriger ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans une première pensée qu'il n'eut jamais le temps ni l'occasion de rectifier. » Pagan est, en réalité, une de nos anciennes gloires militaires et savantes, parmi les plus belles et les plus pures.

Saurin (1655-1737).

Joseph SAURIN est au moins aussi célèbre par ses démêlés avec Jean-Baptiste Rousseau que par ses travaux scientifiques ; c'était cependant un mathématicien de valeur et qui, par sa collaboration assidue au *Journal des Savants*, aida beaucoup au progrès des sciences. Né à Courthézon, il fut ministre protestant en Suisse, revint à Paris et fut converti par Bossuet. Membre de l'Académie française, après la mort de Molière qui n'avait pas fait partie de cette assemblée, Saurin fit placer le buste du grand comédien dans la salle de ses séances, avec ce vers qu'il avait composé :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Pamard (1728-1793).

Depuis deux siècles la famille Pamard occupe sans interruption, de père en fils, la première place parmi

les médecins et chirurgiens d'Avignon. Le chef de cette admirable génération est *Pierre-François-Bénézet* Pamard, originaire d'Avignon. Ses études médicales terminées, il vint s'établir dans sa ville natale, où il ne tarda pas à se faire remarquer comme oculiste par son habileté dans la pratique des grandes opérations chirurgicales, notamment celles de la cataracte par extraction. Il imagina divers instruments pour faciliter les opérations, entre autres le *trèfle* ou *pique*, qui sert à fixer l'œil pendant l'opération de la cataracte. C'est aussi lui qui a imaginé, dans l'opération de la fistule lacrymale, le procédé qui consiste à passer le séton d'une façon particulière, au moyen d'un ressort de montre et de la canule de Désault.

Comme toutes les villes importantes des environs cherchaient à l'attirer et à le fixer dans leurs murs, l'administration municipale d'Avignon lui décerna, en 1767, une pension annuelle de 500 livres, sous la condition expresse qu'il n'abandonnerait jamais sa ville natale. En témoignage d'admiration et de reconnaissance, ses concitoyens le nommèrent, en 1776, second consul ou échevin d'Avignon, où il mourut épuisé par ses travaux, le 2 janvier 1793.

Son fils, *Jean-Baptiste-Antoine-Bénézet* Pamard (1763-1827) lui succéda comme chirurgien en chef à l'hôpital d'Avignon. Ce fut un habile oculiste qui fit de nombreuses cures et marcha dignement sur les traces de son père. Il préconisa l'usage du vaccin et l'inocula (13 nivôse an IX) à ses deux enfants, qui furent les premiers vaccinés dans notre département.

Son petit-fils, *Paul-Antoine-Marie* Pamard, né en 1802, fut également chirurgien en chef à l'Hôtel-

Dieu d'Avignon. S'étant livré, comme son père et son grand-père, à la pratique des opérations difficiles de son art, il obtint d'heureux résultats dans la lithotritie, dans les amputations et la ligature des grandes artères, dans la cataracte, etc. La ville d'Avignon vient de lui élever un monument qui perpétuera le souvenir de ses services et de son nom. L'arrière-petit-fils de l'échevin d'Avignon, M. le docteur Pamard a été choisi aussi comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu d'Avignon, où l'on tient en grande vénération cette génération illustre de praticiens aussi habiles que savants.

Calvet (1728-1810).

Savant et médecin distingué, *Esprit-Claude-François* Calvet est un des plus grands bienfaiteurs d'Avignon, sa ville natale. Pendant longtemps le cours de physiologie qu'il professait fut le rendez-vous de la jeunesse savante du Comtat. Sans oublier les devoirs de sa charge, il cultivait l'histoire naturelle, la physique, la géométrie, l'archéologie, recueillant de riches collections scientifiques, artistiques et bibliographiques.

En mourant, ce célèbre érudit fit don à la ville d'Avignon, dont le musée est le Musée Calvet, de toutes les collections de sa riche bibliothèque, ainsi que de toute sa fortune qui était considérable. Son buste sculpté par Péru et son portrait peint par Eugène Dévéria sont au musée d'Avignon.

Lasonne (1717-1788).

Encore une famille célèbre de médecins. Le père

de *Joseph* DE LASONNE fut successivement médecin de Louis XV, de la reine Leczinska, de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Il contribua à la formation de la Société royale de médecine et en fut nommé le directeur; il était également membre de l'Académie des sciences.

Lasonne était un anatomiste distingué; c'est à lui que l'on doit cette remarque que, chez les enfants, l'estomac se trouve dans une position presque verticale. Il ne racontait jamais sans une poignante émotion, un fait qui l'éloigna, pour toujours, de ce genre de recherches. Admis à l'Hôtel-Dieu de Paris et étant descendu dans un de ces caveaux où les anatomistes allaient choisir les cadavres qui convenaient le mieux à leurs expériences, il crut remarquer qu'à son premier coup de scalpel un de ces cadavres avait donné quelques signes de vie.

C'était vrai et, grâce à des soins persévérants, il parvint à rappeler à la vie cet infortuné auquel il rendit la santé.

Lasonne employait contre *la rage* un traitement qui fut répandu dans toute la France, par ordre du gouvernement.

Pendant les dernières années de sa vie, il s'adonna presque exclusivement à la chimie et se livra à des travaux remarquables pour cette époque.

Audin-Rouvière (1764-1832).

Le médecin *Joseph-Marie* AUDIN-ROUVIÈRE fit beaucoup de bruit au commencement de ce siècle; il est surtout connu par un ouvrage : *La médecine sans médecin*, qui a eu de nombreuses éditions et lui suscita beaucoup d'ennemis parmi ses confrères.

Après un séjour en Lombardie, il revint à Paris et amassa une grande fortune en vendant des *grains de vie* ou *grains de santé*, remède secret qu'il donnait comme un remède universel et qui n'était que le toni-purgatif de Frank.

Audin-Rouvière est cité comme un des principaux amphitryons de la capitale, dans l'*Almanach des gourmets*, et Grimod de la Regnière y vante ses grains de santé comme *le meilleur et le plus aimable* des purgatifs. Disposé par son intempérance à devenir une des premières victimes du choléra, il fut, en effet, emporté en quelques heures par le fléau, le 23 avril 1832.

Requien (1788-1871).

REQUIEN *Esprit*, né à Avignon en 1788, fut un botaniste distingué. C'est lui qui a observé en grande partie les espèces qui composent la flore de notre département. Il a rectifié la description de plusieurs plantes peu ou mal connues et en a découvert un certain nombre qui portent son nom, notamment le *Rubia Requienii*.

Quoiqu'il n'ait écrit aucun ouvrage d'histoire naturelle, ses études dans cette science, notamment ses travaux d'herborisation, lui ont valu une réputation européenne. Il était en relation avec les naturalistes les plus distingués de son époque, auxquels il fournissait d'importants matériaux.

Aussi désintéressé que dévoué à sa ville natale, il a fait don à celle-ci de précieuses et abondantes collections d'histoire naturelle (fossiles, végétaux, minéraux, etc.) qu'il avait réunies et dont on a

formé un riche et intéressant musée qui porte son nom (Muséum Réquien).

Avignon a gardé un souvenir reconnaissant de ce modeste et généreux savant, dont le buste s'élève aujourd'hui au centre du terre-plein du Jardin de la ville.

Raspail (1794-1878).

Nous aurions pu ranger Raspail parmi les hommes politiques ; car il fut, toute sa vie, au premier rang pour défendre les libertés publiques ; mais il fut surtout un grand savant et, comme tel, il a été une des gloires de son pays.

François-Vincent Raspail est né à Carpentras. Le jeune François fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique ; il eut pour maître un prêtre aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par la hardiesse de ses opinions, auquel, en 1833, Raspail dédia, en ces termes émus, son nouveau système de chimie organique : « A la mémoire d'un homme de bien, mon pauvre maître Eysséric. A toi qui sus allier le prêtre de l'Evangile avec l'homme de la science et de la civilisation,... à toi, philologue d'une immense érudition, qui te dévouas, toute ta vie, à faire épeler des lettres ; à toi qui n'as jamais voulu vivre que du travail de tes mains ; à toi l'hommage de ce livre. » L'abbé Eysseric lui enseigna les éléments des langues anciennes, et ce fut à son école qu'il devint janséniste d'abord, puis républicain.

Après avoir terminé ses études dans un pensionnat de sa ville natale, il fut envoyé, à seize ans, au séminaire d'Avignon. Là, il fit preuve de si précoces dis-

positions qu'il fut chargé, en 1811, de répéter la philosophie et, en 1812, de suppléer le professeur de théologie. Mais son esprit d'indépendance étouffait dans l'atmosphère du séminaire ; il quitta la soutane et vint à Paris pour y étudier les sciences physiques.

En 1824, il commence de se faire connaître par



une classification nouvelle des graminées ; il renouvelle ensuite l'étude de la physiologie végétale par l'emploi du microscope. « Ce ne sont pas de beaux instruments d'optique, dit un de ses biographes, de riches collections d'histoire naturelle, de grandes bibliothèques qui ont fait découvrir à Raspail ce que tant d'autres n'avaient point aperçu : une mauvaise

loupe montée, quelques gouttes de réactifs, des pots de terre placés devant une fenêtre en guise de serres chaudes, le terrain des carrières de Montrouge pour jardin botanique et, à l'heure du repas, un morceau de pain en face d'un verre d'eau; voilà quelles étaient ses ressources. » En débarrassant la science de tant de créations imaginaires, en attaquant sans ménagement tout ce qui paraissait s'écarter de la vérité, Raspail s'attirait l'inimitié des faux savants, moins amis de progrès que d'éloges et d'honneurs.

Lorsque éclata la révolution de 1830, Raspail fut un des premiers à descendre dans la rue pour défendre, les armes à la main, la liberté menacée. Il fut blessé à l'attaque de la caserne de la rue de Babylone, ce qui lui valut la croix de Juillet, la seule marque d'honneur qu'il ait jamais voulu accepter. Il redemanda seulement la chaire qu'il avait perdue à l'Université, ne voulant d'ailleurs l'obtenir que par voie du concours. On lui fit offrir de créer, pour lui, la place de conservateur général des collections du Muséum d'Histoire naturelle ; mais comme il déclara hautement vouloir réorganiser complètement le Muséum, cette combinaison n'aboutit pas. Dès lors, Raspail ne voulut plus jamais accepter aucune position officielle, et ne cessa de demander, avec la fougue naturelle à son caractère ardent et exalté, la réforme dans un sens démocratique de la plupart des institutions scientifiques.

Placé aux premiers rangs du parti avancé, il subit en quinze mois une quinzaine de condamnations à la suite de ses discours dans la Société des *Amis du Peuple* dont il était président, et pour les articles de son journal le *Réformateur*.

Ce fut en prison que Raspail composa la plupart de ses ouvrages scientifiques. Il apprit ensuite la médecine et publia le *Médecin des Familles* et le *Manuel-Annuaire de la Santé,* où il inaugurait un système nouveau de médication fondé sur les propriétés antiseptiques du camphre et sur l'hypothèse que la plupart des maladies sont dues à une décomposition des tissus par l'invasion des parasites internes ou externes. En un mot, c'est à Raspail que la science médicale doit la théorie des infiniment petits, des microbes, développée et codifiée par M. Pasteur.

La révolution de 1848 rejeta Raspail dans la politique. Le 24 juillet, il entra à l'hôtel de ville avec une troupe de combattants et, avant l'installation du gouvernement provisoire, le premier il proclame la République. Il prit part ensuite à diverses manifestations dirigées contre le gouvernement provisoire. Impliqué notamment dans l'affaire du 15 mai 1848, l'envahissement de l'Assemblée nationale par le peuple, il futarrêté et condamné à cinq ans dedétention. Il subit sa peine dans la prison de Doullens , où il se remit avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiques. A l'expiration de sa peine, il se retira en Belgique, d'où il ne revint qu'en 1869. DéputédeLyon, puisde Marseille, Raspail vota toujours avec l'extrême gauche, mais ne joua plus qu'un rôle assez effacé jusqu'à sa mort. Raspail a toujours aimé passionnément la France. Homme politique savant, sa pensée a toujours été pour sa patrie, et, en exil, c'est son souvenir qui le soutint.

« Oh! le beau pays que mon pays, écrit-il à Mme Desbordes-Valmore, terre féconde en miracles, jusque dans les instants de tourmente et d'égarements

partiels ! Ici l'on passe (il est en Belgique) ; là-bas où vous êtes on existe, on s'aime, on s'apprécie, on se comprend, on se respecte jusques après la mort. Oh ! si la France venait à être retranchée de la carte, l'univers n'aurait plus ni cœur, ni tête ; ce petit coin pense et agit pour tout le monde.... » Et plus loin : « Chantez, ma muse, cette admirable France héroïque, spirituelle, bonne et affectueuse, économe et libérale, un peu coquette et essentiellement aimante ; un peu narquoise, mais toujours juste et impartiale, grande maîtresse du progrès indéfini... »

La ville de Paris a honoré la mémoire de ce grand savant, qui fut en même temps un grand caractère, en lui élevant un monument à la jonction des boulevards Raspail et Edgard-Quinet. Cet hommage était bien dû à l'homme qui a consacré toute sa vie au service de sa patrie, à la défense des libertés et au progrès de la science. Sa ville natale a donné le nom de rue Raspail à celle où il est né et où l'on voit encore sa maison portant une plaque commémorative.

INVENTEURS.

Les inventeurs véritablement dignes de ce nom sont rares ; on a dit, avec raison, qu'il suffit à l'honneur d'un pays d'en avoir produit un. En arrachant à la nature ses secrets, les inventeurs sont de véritables bienfaiteurs de l'humanité, et méritent plus que tous autres la reconnaissance de la postérité. Aussi, le département de Vaucluse est-il fier de pouvoir citer, parmi ces hommes, le nom de Philippe de Girard.

Philippe de Girard (1775-1845).

Ce célèbre ingénieur est né au château de Lourmarin, vers la Durance, d'une famille noble et riche. Le jeune *Philippe* DE GIRARD montra de bonne heure des dispositions extraordinaires pour la mécanique, ce qui ne l'empêcha pas de s'occuper aussi avec succès de botanique, de peinture et de poésie. Pendant la Révolution, il émigra à Livourne, où il créa une fabrique de savons, afin de venir en aide à sa famille qu'une entreprise malheureuse avait ruinée. Rentré en France, il fonda à Marseille une fabrique de produits chimiques. S'expatriant une seconde fois, il se rendit à Nice et y obtint, à la suite d'un brillant concours, une chaire de chimie et d'histoire naturelle : il avait à peine alors 19 ans. Revenu en France, sous le Consulat, il fit figurer à l'exposition de 1806 une lunette achromatique et une lampe hydrostatique de son invention. Il perfectionna aussi la machine à vapeur en produisant le mouvement rotatoire dans l'emploi du balancier ; enfin un procédé particulier de teinture et de vernis dont le brevet est aux archives du Conservatoire des arts et métiers est dû à son esprit ingénieux.

En 1810, Napoléon, voulant essayer d'anéantir l'industrie cotonnière des Anglais, proposa, par décret paru au *Moniteur*, un prix d'un million de francs à celui qui trouverait la meilleure machine à filer le lin. « Quelques jours après la publication du décret impérial, nous raconte Ampère, Girard, alors âgé de 35 ans, était chez son père à Lourmarin ; pendant le déjeuner de la famille, on apporta le journal qui contenait ce défi magnifique jeté à l'esprit d'invention. M. de Girard passa le journal à son fils en lui

disant : « Philippe, voilà qui te regarde ». Après le déjeuner, celui-ci se promenait seul, décidé à résoudre le problème. Jamais il ne s'était occupé de rien qui eût rapport à l'industrie dont il s'agissait ; il se demanda s'il ne devait pas étudier tout ce qui avait été tenté sur le sujet proposé ; mais bientôt il se dit que l'offre d'un million prouvait qu'on n'était arrivé à rien de satisfaisant. Il voulut tout ignorer, pour mieux conserver l'indépendance de son esprit. Il rentra, fit porter dans sa chambre du lin, du fil, de l'eau, une loupe, et regardant tour à tour le lin et le fil, il se dit : Avec ceci il faut que je fasse cela. Après avoir examiné le lin à la loupe, il le détrempa dans l'eau, l'examina de nouveau, et le lendemain à déjeuner, il disait à son père : « Le million est à moi ». Puis il prit quelques brins de lin, les décomposa par l'action de l'eau, de manière à en séparer les fibres élémentaires, les fit glisser l'une sur l'autre, en forma un fil d'une finesse extrême et ajouta : « Il me reste à faire avec une machine ce que je fais avec mes doigts, et la machine est trouvée. » Elle l'était pour lui ; le germe de la découverte était éclos dans sa pensée. » En effet, deux mois après, la machine était construite ; il prit un premier brevet d'invention et, en 1813, il fonda à Paris la première filature de lin à la mécanique. Mais la chute de l'empire le priva de la récompense promise.

Repoussé par la Restauration, il était ruiné par de dispendieux essais, quand il fut appelé à Vienne par l'empereur d'Autriche pour y établir une filature ; de Girard compléta son mécanisme par l'invention de la machine à peigner. Il construisit un bateau à vapeur qu'on vit remontant le Danube, de Pesth

jusqu'à Vienne. Pour la première fois il employa les générateurs, qui diminuent les dangers de l'explosion.

En 1826, sur le désir de l'empereur de Russie, il se rendit à Varsovie pour fonder une filature en Pologne. Cette manufacture prit un tel accroissement qu'elle devint le centre d'une ville assez importante sous le nom de Girardow. Il revint à Paris, en 1844, sans avoir fait fortune. Ses droits à l'invention de la filature mécanique du lin avaient été reconnus en 1842, par la Société d'encouragement. Au moment où il mourut, une Société de filateurs et de mécaniciens venait de lui allouer une pension de 6000 francs, et le gouvernement se disposait également à le récompenser. Une loi du 7 janvier 1853 accordait des pensions aux héritiers de Philippe de Girard, à titre de récompense nationale. Une justice tardive était enfin rendue à notre illustre compatriote. « De Girard, dit son biographe Ampère, était aussi distingué par l'âme que par l'intelligence. Il avait la simplicité des natures supérieures, oubliant toujours ses intérêts pour ses idées, quand ce n'était pas pour les intérêts d'autrui. Plein de sympathie et d'abandon, allant, sans regarder, où le poussait le mouvement de sa pensée et l'entraînement de son cœur ; un peu distrait, sincèrement modeste ; imagination vive, cœur tendre ; d'une infatigable confiance dans les hommes et dans le sort, qui tous deux le trompèrent tant de fois... »

Telle fut cette illustration vauclusienne de la science et du génie.

ARTISTES

Les arts sont brillamment représentés dans le département de Vaucluse. Avignon et Carpentras, ces deux foyers artistiques, ont produit une véritable multitude de peintres dont plusieurs sont très remarquables. Nous citerons également, après ceux-là, un musicien renommé et une artiste de talent.

Mignard (1640-1724).

Fils du célèbre Nicolas Mignard, dit *Mignard d'Avignon*, quoique né à Troyes, et qui fut le peintre d'Henri IV et de Louis XIII, *Pierre* MIGNARD naquit à Avignon en 1640. Il fut élève de son père et de son oncle Pierre Mignard, dit *le Romain*. Il devint le peintre préféré de la reine Marie-Thérèse et le roi le chargea de dessiner les grands monuments de la France méridionale. Mignard est un des principaux fondateurs de l'Académie d'architecture; il est, en effet, aussi connu comme architecte que comme peintre, et lorsqu'il mourut, il était architecte du roi. Son fils, *Paul* MIGNARD, fut aussi un peintre distingué.

Parrocel (Pierre) (1664-1739).

On compte jusqu'à huit peintres sortis de la famille Parrocel. Le plus fameux est sans contredit *Joseph* PARROCEL, nommé le *Parrocel des Batailles*; mais, quoique ayant longtemps habité Avignon, il n'est point né dans le Vaucluse. Son neveu et son élève,

Pierre, traita principalement les sujets religieux et historiques. Sur les dix tableaux représentant la vie de saint Bruno, à l'église Saint-Pierre d'Avignon, huit sont de Pierre Parrocel et deux de son oncle Joseph.

Le rayonnement de la lumière et l'éclat du coloris, qui sont deux des grandes qualités de Joseph Parrocel, ne se retrouvent pas dans les tableaux de son neveu, remarquables cependant par la netteté et la pureté du dessin.

Vernet (Joseph) (1714-1789).

Peintre, fils de peintre, père et grand-père de peintres, *Joseph* VERNET naquit à Avignon, la ville des poètes et des artistes, *la Florence de France*, ainsi que l'a surnommée un de ses plus illustres enfants.

Le père de *Joseph* VERNET était un modeste peintre de fleurs et d'ornements, qui, fier des talents précoces de son fils, l'envoya étudier la peinture à Rome. Arrivé dans la Ville éternelle en 1732, il entra dans l'atelier d'un peintre demarine qu'il ne tarda pas à surpasser. Bientôt les tempêtes, les coups de vent, les clairs de lune, les brouillards, les heures de jour de Vernet furent très recherchés.

Dès l'âge de 25 ans, sa réputation était établie ; c'est en 1751 qu'il donna ses deux chefs-d'œuvre, *la Tempête* et *les Baigneuses*. Peu après, Louis XV lui commanda de peindre les principaux ports de France, travail qu'il exécuta dans l'espace de neuf ans, tout en produisant une quantité de marines et de paysages.

Malgré les honneurs, les amitiés illustres et les faveurs de toutes sortes qui l'assaillaient, Joseph Ver-

net demeura toujours bon, simple et familier à tous. Il se plaisait au milieu de ses compatriotes et Avignon était son séjour préféré. Il s'est peint lui-même dans une lettre qu'il écrivait de cette ville à un de ses amis de Paris : « Oui, mon cher ami, disait-il, je suis ici dans ma patrie et chez mon fils aîné ; j'y suis fêté on ne peut pas plus, et mon amour-propre est en pleine jouissance ; je vous raconterai tout cela quand nous nous reverrons. Carle et moi avons fait un voyage à Marseille, qui nous a pris cinq jours ; là encore j'ai lieu d'être content de l'accueil qu'on m'y a fait. Je ne saurais vous dire le plaisir que m'ont fait la mer et le port ; j'ai été plus longtemps sur l'eau que sur la terre ; j'étais bien là comme un poisson dans l'eau, quoique je fusse dessus..... »

On compte que Joseph Vernet a exécuté plus de deux cents tableaux, ce qui ne doit pas surprendre ; car son génie n'a eu ni enfance, ni vieillesse. « Cet illustre maître, le plus grand peintre de marine, à l'exception du Lorrain, dit Pelloquet dans *Les Musées du Louvre*, résume dans son œuvre presque toutes les qualités de notre école nationale..... » Henri Lavoix le compare à Wouwermans, Hobbéna, Claude Lorrain, Salvator Rosa et Van der Meer, dit *le Peintre des nuits*. « Ces grands paysagistes, dit-il, ces grands poètes de la lumière et de l'ombre, exposèrent avec éclat les rayons du soleil ; cependant le peintre avignonnais fit plus :...... il assigna, dans ses tableaux, une certaine place d'honneur à l'homme ; ici, laboureurs, matelots ou pêcheurs ; là, vieillards, femmes ou enfants. En cela, Vernet fut plus logique, plus poète..... »

La même année 1789 vit mourir Joseph Vernet et naître son petit-fils Horace. Comme le dit un de ses

biographes, « le génie de l'art donnait ainsi un dédommagement à la France, et, pour cette race privilégiée, avait produit l'exemple si rare du père et du fils, membres, tous deux, de la même Académie. » En effet, Joseph Vernet avait eu la satisfaction de voir, en 1781, son fils Carle entrer à l'Académie de peinture, de laquelle il faisait lui-même partie depuis de longues années.

Duplessis (1725-1802).

Joseph-Siffrein Duplessis, fils d'un chirurgien qui avait délaissé le scalpel pour prendre le pinceau, est originaire de Carpentras. Son père le destinait à l'état ecclésiastique ; mais, au lieu d'étudier ses livres, le jeune Duplessis les noircissait de dessins. Une fois libre de s'adonner à sa passion pour la peinture, Joseph Duplessis fit de rapides progrès. Le frère Imbert, peintre estimé, alors retiré en face d'Avignon, dans la petite ville de Villeneuve, lui servit de maître pendant quelque temps ; puis il fut étudier à Rome dans l'atelier de Subleyras.

De retour en France, Duplessis s'établit à Paris, où il jouit d'une grande vogue jusqu'à la Révolution comme portraitiste et paysagiste ; il fut élu membre de l'Académie de peinture en 1774. On cite parmi ses meilleurs portraits, ceux de Gluck, de Franklin, de Mme Necker, de Marmontel, et celui de son ami et compatriote, l'abbé Arnaud.

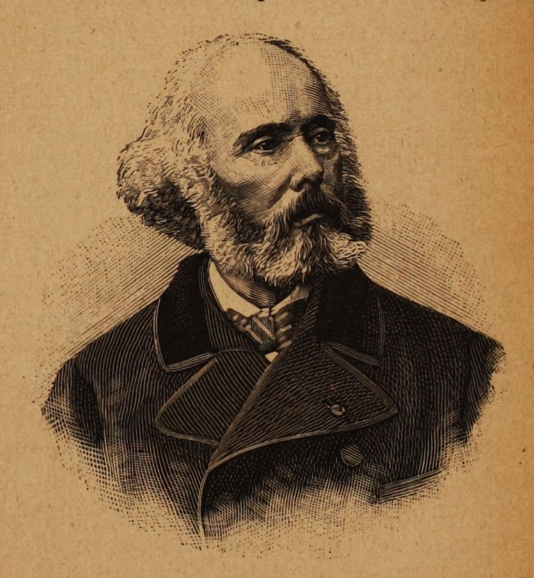
Bidault (1758-1846).

Nous ne citerons que pour mémoire le nom de Bidault, de Carpentras, qui eut jadis une grande vogue

et dont le roi Louis-Philippe faisait le plus grand cas. Bidault était un peintre d'une valeur ordinaire que ne put perfectionner sa trop grande fécondité. Le musée d'Avignon possède de lui une vue de la fontaine de Vaucluse.

Félicien David (1810-1876).

L'illustre compositeur *Félicien* David, trop souvent méconnu de ses contemporains, mais aujourd'hui



sorti d'un injuste oubli, eut pour seul professeur son père, habitant la petite ville de Cadenet, qui était à la fois musicien, sculpteur et peintre.

A peine arrivé à Paris, Félicien David se mêla au mouvement social du temps et se fit Saint-Simonien.

C'est lui qui composait la musique des cantiques que chantaient les adeptes dans leurs réunions. Après la suppression de cette sorte de religion et la dispersion de ses membres, Félicien David suivit le P. Enfantin en Orient : ce voyage enchanteur fut une source d'inspirations pour lui. « La contemplation des grands spectacles de la nature surexcita vivement son ardente imagination ; il écouta avec soin les airs des danses d'almées, les mélopées traînantes des mahométans dans les mosquées, et s'imprégna de cette chaude couleur orientale qui devait faire, quelques années plus tard, son originalité. »

De retour à Paris, il publia ses *Mélodies d'Orient*, qui n'eurent pas le succès attendu. Mais, en 1844, il donna une célèbre ode symphonique, pleine de couleur locale, *le Désert*, qui, dès la première audition, eut un succès éclatant, devenu européen.

Ses deux opéras les plus populaires sont *la Perle du Brésil*, dont le livret a beaucoup d'analogie avec celui de *l'Africaine*, et l'exquise *Lalla Rouck*. Il a composé aussi une ode symphonique renommée, *Christophe Colomb*, un mystère en deux parties, l'*Eden*, et les opéras *Herculanum* et le *Saphir*. Il fut élu, en 1869, membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement de Berlioz.

Avec ce dernier et Saint-Saëns, Félicien David est au premier rang des maîtres symphonistes de l'école française. C'est aussi un de nos plus purs mélodistes.

Félicien David, malgré son talent, comme la plupart des artistes, eut des débuts bien pénibles. Lorsqu'il fit exécuter le *Désert*, ses ressources étaient si précaires qu'il dut copier à la main toutes les parties de cet ouvrage.

Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, en 1876.

Mme Favart (1727-1772).

Pour clore cette galerie d'artistes, voici le nom d'une femme qui fut à la fois un auteur dramatique de valeur et une actrice de grand talent. *Marie-Justine-Benoîte* Cabaret du Ronceray, plus connue sous le nom de *Mme Favart*, est née à Avignon, d'un maître de chapelle du roi Stanislas de Pologne.

En 1744, elle débuta à l'Opéra-Comique sous le nom de *Mlle de Chantilly* et y obtint le plus grand succès. L'année suivante, elle épousa le poète comique Favart. Son mari ayant pris la direction de l'Opéra-Comique, ils composaient ensemble les pièces qu'elle jouait ensuite et avec tant de succès que les théâtres rivaux en furent jaloux. La puissante Comédie italienne obtint même, pour quelque temps, sa suppression. Lorsque Mme Favart put paraître de nouveau au théâtre, elle retrouva les mêmes succès qu'au début et créa les principaux rôles dans les pièces de son mari. Elle put, dans l'une des plus connues, *les Trois Sultanes*, se faire également applaudir comme cantatrice, comme comédienne et comme danseuse. Mme Favart, la première, occasionna dans le costume du théâtre une véritable révolution, en mettant les vêtements appropriés aux personnages qu'elle représentait.

Cette célèbre actrice mourut à 55 ans. Ce n'était pas seulement une comédienne de premier ordre ; c'était une femme douée des plus charmantes qualités du cœur et de l'esprit, et dont la bienfaisance était aussi inépuisable que la gaieté.

HOMMES D'ETAT.

Les sciences et l'agriculture ayant encore plus contribué que la politique à la célébrité de deux hommes éminents, à des titres différents, Raspail et Adrien de Gasparin, que nous aurions pu également ranger parmi les hommes politiques, nous ne trouvons plus à citer que trois noms célèbres parmi les hommes d'Etat.

Cabassole (1305-1372).

Philippe de Cabassole, originaire de Cavaillon, était un ami de Pétrarque. Lorsqu'il fut nommé à l'évêché de sa ville natale, le chantre de Laure dit : « C'est un grand homme à qui on a donné un petit évêché ». Cabassole fut en effet un homme d'Etat distingué. Il était en relations avec les hommes les plus éminents de son temps. Robert, roi de Naples, lui confia la tutelle de sa petite-fille Jeanne. Plusieurs papes lui confièrent également des missions importantes. Lorsque Urbain V quitta la ville d'Avignon pour se rendre à Rome, c'est à Cabassole, récemment nommé cardinal, qu'il confia le gouvernement du Comtat Venaissin.

Le cardinal habitait, dans la belle saison, son château de Vaucluse, bâti sur un des rochers qui dominent la source. Vaucluse étant alors le rendez-vous de la haute noblesse avignonnaise, on se réunissait au château de l'évêque de Cavaillon, qui, vrai Mécène, recevait avec magnificence et courtoisie ses

nombreux visiteurs. Au nombre de ces derniers étaient Pétrarque et Laure. Pétrarque habitait une humble maison bâtie sur le bord de la Sorgues. Le cardinal venait souvent y trouver le poète, et ils passaient d'agréables journées, devisant de sciences et de lettres.

Ils se prirent ainsi d'une vive amitié. Aussi, lorsque le premier mourut, à Péronne, où il vivait alors, Pétrarque, le cœur encore déchiré par la perte de Laure, en ressentit néanmoins une grande douleur. C'était son protecteur et son meilleur ami qu'il perdait, et il ne pouvait se consoler de n'avoir pu se trouver auprès de lui à ses derniers moments.

Gasparin (Thomas-Augustin) (1750-1793).

Le père de l'illustre agronome dont nous avons parlé était capitaine du régiment de Picardie lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les doctrines avec une chaleureuse conviction et contribua puissamment à la réunion du Comtat Venaissin à la France. En 1791, le régiment de Picardie se trouvant à Sarrelouis, les soldats se révoltèrent, exigeant le paiement de leur masse. De Gasparin, après avoir fait d'inutiles efforts pour calmer les mutins, engagea sa fortune personnelle afin de se procurer la somme nécessaire et apaisa ainsi la sédition.

Elu député à l'Assemblée législative par les Bouches-du-Rhône, il rendit d'importants services comme membre du Comité militaire. Le 8 mai 1792, il fit assimiler les officiers des volontaires nationaux aux officiers de l'armée régulière, et le 12, sur sa proposition, l'Assemblée décida que les conseils de guerre seraient composés d'un général, d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un sergent, d'un caporal et de trois

soldats. Lorsque les troupes du camp de Soissons se soulevèrent (août 1792), ce fut encore de Gasparin qui, par sa prudence et sa fermeté, ramena les soldats à l'obéissance.

Réélu par les électeurs des Bouches-du-Rhône, pour les représenter à la Convention nationale, il siégea parmi les Montagnards. Membre du Comité du salut public, il fit décréter l'envoi de quatre représentants près de chaque armée, et lui-même fut successivement envoyé, avec ce titre, dans la Vendée, à l'armée des Alpes, puis à l'armée du Nord, où il se trouvait pendant la défection de Dumouriez ; il contribua beaucoup à rallier les troupes désorganisées et provoqua la mise en accusation des « traîtres ». Au siège de Toulon que les royalistes avaient livré aux Anglais, le général Dugommier ayant rassemblé un conseil de guerre pour examiner les propositions du jeune commandant Bonaparte, de Gasparin par sa vive insistance amena ses collègues à l'adoption de ces propositions, et la ville fut prise, le 29 novembre 1793. Mais il ne put être témoin de la victoire ; il mourut de fatigue avant l'entrée des troupes dans la place de Toulon. Napoléon a toujours été reconnaissant du service que de Gasparin lui avait rendu en cette circonstance ; il se plaisait à dire que de Gasparin lui avait ouvert la carrière. Il s'en souvint jusqu'à ses derniers jours, et, dans son testament daté de Sainte-Hélène, il légua cent mille francs à chacun des deux fils de l'ancien commissaire des armées de la République.

Perdiguier (1805-1876).

Il serait injuste de ne pas faire mention d'un mo-

deste serviteur du pays, né à Morières, qui fut représentant du peuple en 1848. Agricol Perdiguier était un ouvrier menuisier qui passait ses heures de loisir à étudier les questions sociales. Il a publié un livre sur le *compagnonnage* qui le rendit populaire. Dans cet ouvrage, il exhorte les populations ouvrières à la concorde, à la justice et à la fraternité. George Sand, parlant de ce livre dans *Le Compagnon du tour de France*, dit : « Cet ouvrage a été composé naïvement et sans art, sous l'empire des idées les plus saines et les plus droites. Son auteur a pris pour tâche de réaliser la devise de saint Jean : *Aimons-nous les uns les autres*. »

EDUCATEURS.

La tâche des éducateurs, pour être modeste, n'en est pas moins des plus importantes. C'est autour de leur chaire que grandit, par l'instruction et l'éducation, la génération de demain. Ils donnent à la société des hommes de cœur, de volonté et de devoir, à la patrie des citoyens dignes de ce nom. Nous n'avons donc pas à insister sur l'importance de leurs services. N'est-ce pas, du reste, un grand philosophe qui disait qu'il avait multiplié les services dus à sa patrie, en formant de bons citoyens ?

Nous trouvons dans le département de Vaucluse deux noms qui pourront figurer avec honneur parmi les éducateurs, et c'est par eux que nous terminerons ce livre

César de Bus (1544-1607).

César DE BUS, fondateur de la *Doctrine chrétienne*, était un prédicateur populaire qui s'en allait de village en village, prêchant et catéchisant. Son zèle lui ayant attiré des disciples, il en forma, en 1592, une compagnie dont le principal devoir était d'enseigner la doctrine chrétienne par la prédication ; mais bientôt ce but théorique et trop restreint fut laissé de côté ; l'ordre de la *Doctrine chrétienne* devint un ordre enseignant, et notre impartialité nous permet de reconnaître les services rendus à la cause de l'instruction, avant la diffusion immense accomplie par la République qui a su, même pour l'humble hameau, trouver une école et créer un maître, donner ainsi le bien-être matériel et la valeur morale en assurant l'air et la vie dans les classes et chez l'instituteur les grades, le talent, la foi.

Morel (1759-1829).

Melchior-Hyacinthe MOREL fut d'abord membre de la compagnie fondée par César de Bus et, à ce titre, professa pendant plusieurs années les belles-lettres à Aix et à Avignon, sa ville natale.

C'est dans cette dernière ville qu'il se retira pendant la Révolution, après la suppression des ordres religieux. Il publia de nombreux ouvrages, notamment des *Réflexions sur le célibat ecclésiastique*, qui scandalisèrent les théologiens sévères.

Lors de la réorganisation de l'instruction publique, Morel fut nommé professeur de rhétorique au lycée d'Avignon et il remplit cette charge pendant vingt ans, n'ayant jamais voulu accepter l'avancement dû

à ses mérites. Un de ses compatriotes a dit de Morel que ce fut surtout « un littérateur estimable à une époque de quasi-négation littéraire, un poète aimable et spirituel, alors qu'il n'y avait plus guère d'esprit en France et que la poésie ne s'imprimait plus, mais se burinait avec l'épée sur la page des champs de bataille ».

Ce fut aussi un éducateur fort habile qui sut former de nombreux élèves, comme lui passionnés pour le vrai, le beau et le bien.

*
* *

Ici finit cette galerie des illustrations vauclusiennes.

Le département de Vaucluse, dans toutes les carrières, dans toutes les branches de l'esprit humain, a fourni un grand nombre d'hommes remarquables, et encore le cadre trop restreint de ce livre ne nous a pas permis de les citer tous.

On peut donc se réclamer avec fierté d'un département qui, à son sol fertile et bien cultivé, à ses villes prospères et pleines de souvenirs, à son gai soleil, son beau climat tempéré par le mistral, peut joindre une telle série de grands hommes.

Puisse-t-on, en lisant les quelques pages qui précèdent, y puiser le désir de se rendre digne de tous ceux qui ont illustré ce beau département, et contribuer ainsi à la gloire, à la grandeur de notre chère Patrie.



Poitiers. — Imprimerie Oudin et Cie.